

Miguel Serrano

Elella

ou

l'amour magique

Traduit du chilien

par

Annie Etcheverry-Bordarrambe

Jean Curutchet

Miguel Serrano

Elella

ou

l'amour magique

Traduit du chilien

par

Annie Etcheverry-Bordarrampe

Jean Curutchet

Du même auteur :
Récit de deux amitiés (Georg. Editeur, Genève 1991)

A paraître aux Editions Jean Curutchet :

La fleur qui n'existe pas,
Les mystères,
Nietzsche et l'éternel retour,
Ni par mer ni par terre,
Qui appelle dans les glaces,
Le serpent du Paradis,
etc...

© Editions Jean Curutchet
64640 Helette
ISBN : 2.904.348.91.3

AVANT-PROPOS

Ce livre décrit, en termes symboliques, poétiques, chiffrés, une très ancienne voie initiatique, occultée depuis des temps immémoriaux, mais que certains retrouvent aujourd'hui, soit par leur propre dignification, provoquant une nouvelle descente de l'Archétype qui s'exprime à travers eux, les dirigeant pas à pas sur les traces de tous ceux qui les ont précédés, soit par prédestination, parce qu'ils ont déjà commencé le chemin, au cours d'une autre « incarnation », d'une autre Ronde de l'Eternel Retour. Ainsi le narrateur de cette histoire paraît ou réapparaît en Inde, dans les Pyrénées, dans les Andes, peut-être tous les sept cents ans (« tous les sept cents ans refleurit le laurier »), ou hors de toute chronologie, dans l'espace intérieur du temps – traversant l'espace de tant de lieux où ressouvient l'intemps... A chaque fois se réitère (comme en un processus alchimique qui aurait aussi à voir avec le tantrisme) une expérience unitaire et unitive, celle de l'initiation d'Amour, de A-MOR, la non-mort, plus ancienne encore que celle des Troubadours, qui le conduit à l'obtention de l'immortalité conditionnelle, donnant naissance au fils de la mort, le corps astral. Il franchit ainsi le seuil de mondes interdits, guidé par ceux qu'un autre explorateur de terrae incognitae appela « les conquérants solaires depuis si longtemps cachés dans la mort de la mort », et trouve la justification ésotérique de la parole « l'amour est plus fort que la mort ».

Bruno Dietsch.

L'HIMALAYA

— Maître, il m'est advenu un souvenir du futur. Je me suis vu en guerre, dans un pays qui n'appartient pas à notre temps, portant des vêtements et des armes inconnus.

— Cela ne devait pas être mieux qu'aujourd'hui — dit le maître —. Nous sommes sur la pente descendante du temps.

— Ce souvenir m'est advenu et je viens au jardin de Bundelkhand où tu habites pour que tu m'inities à l'ascèse et à l'enseignement tantrique kaula dont tu es le Maître des Maîtres. C'est pourquoi on t'appelle Matsyendranatha.

Le Gourou qui était nu, le corps couvert de cendres bleues, ferma les yeux et demeura ainsi longtemps. Le bras droit appuyé sur un petit support en bois, il était assis ce matin-là dans la posi-

tion du lotus, à l'ombre d'un figuier tordu. Il ouvrit les yeux comme s'il revenait d'un voyage et les fixa dans ceux du jeune homme qui essaya en vain de soutenir son regard. Il se sentit étudié à l'intérieur, parcouru jusqu'à son enfance. Il baissa les yeux par pudeur respectueuse et aussi par crainte.

— Tu parles d'un souvenir du futur mais tu dois sûrement penser à la transmigration. Tu dois savoir que la croyance en la réincarnation ne se trouve pas dans les textes les plus anciens. Elle était ici. Elle vient de cette terre et de ses habitants sombres ; elle a un rapport avec les différentes morts qui suivent celle du corps, avec la mue de la peau du serpent... Dis-moi ce que tu as vu dans ton rêve.

— Je me suis vu en guerre, dans un pays lointain. Je portais une épée.

— L'épée représente la Connaissance... Pour que je puisse t'accepter comme disciple et t'initier à l'ascèse Kaula, tu dois m'apporter du lait de femme¹. Il est nécessaire de recommencer, depuis l'enfance...

*

* *

Mais où trouver du lait de femme ? Le jeune homme ira interroger Ganesha, le Dieu de la chance, à la porte du temple.

1. cf. *Le serpent du paradis (traduction française à paraître)*.

Il se prosterna face à la statue du Dieu éléphant et lui demanda son aide pour que le Maître l'initie. Sortant de sa concentration, il vit à côté de lui une prêtresse du temple venue déposer des fleurs près des sabots du Dieu. Elle était svelte et ointe d'huiles odorantes ; ses cheveux noirs étaient noués avec un cordon de jasmin.

— Ne t'éloigne pas — lui dit-il —, je veux te demander quelque chose.

Les yeux sombres l'observèrent.

— J'ai besoin du lait d'une femme.

— Je suis vierge mais j'essaierai de te rendre service. Donne-moi ton écuelle.

Le garçon la lui tendit, les yeux baissés.

La main de la prêtresse avait une tache blanche entre deux de ses doigts. La « lèpre », pensa le garçon.

— Tu dois m'aider — dit-elle —.

La main tremblante du jeune homme ne savait comment procéder. Elle l'aïda. Sa poitrine était découverte.

Il put ainsi extraire du lait de l'épouse de Ganesha.

— C'est lui qui te donne ce lait — dit-elle —.

Le garçon voulut se prosterner devant la prêtresse mais elle l'en empêcha. Elle joignit ses mains et dit :

— OM !

Le jeune homme s'en alla, reconnaissant mais un peu triste.

En traversant de vastes terrasses, avec des niches et des arcades, il écouta le bruit des coups de ciseau et vit les sculpteurs et les architectes du temple qui travaillaient. Le granit et le marbre brillaient, s'élevant en fine poussière. Des fils et des filaments flottaient dans l'air épais où ils restaient en suspension avant de se dissiper. Sous un linteau de marbre il y avait un sculpteur aveugle qui tenait dans ses mains un bloc de pierre. Il sentit passer le jeune homme qui portait l'écuelle avec recueillement. Et, comme s'il le voyait, il le suivit des yeux, tandis qu'il s'éloignait en direction du jardin de Bundelkhand.

*

* *

Le Maître porta l'écuelle à ses lèvres, gardant les yeux fermés, en méditation. Mais il ne but pas tout son contenu.

— Toi aussi tu dois boire — dit-il —. Ce que je laisse là t'appartient.

Le garçon but avec dévotion. Le lait avait le goût du jasmin. Il ne put s'empêcher de penser à la prêtresse, sentant que quelque chose d'elle pénétrait en lui. Le Maître aussi avait bu. Il existait maintenant un lien qui les unissait tous les trois. Maintenant il

pourrait sûrement être initié.

— Non — dit le Maître — ; quelque chose te manque encore. J'ai besoin de connaître ton yantra.

— Maître, qui pourra tracer mon yantra ?

— Va voir Sudhir Ranjau Bhaduri et dis-lui que je dois te connaître de l'intérieur.

— J'ai déjà entendu ce nom. Il me semble être aussi un souvenir du futur¹...

— Et le jeune homme alla voir Sudhir Ranjau Bhaduri avec la nette impression que cette scène se répétait et qu'il était déjà allé voir cet homme pour lui demander quelque chose de semblable, mais en d'autres temps, situés non dans le passé mais dans le futur.

Sudhir Ranjau Bhaduri était à l'intérieur de sa cabane, un adolescent était avec lui et lui passait des pinceaux qu'il lavait dans un pot en bronze.

— Il ne fallait pas faire cela — dit l'ancien —. Il vaudrait mieux que je fasse ton horoscope. Le yantra est ton portrait intérieur, une image subtile sur laquelle s'appuie ta forme externe. Je dois visualiser cette vibration intime et lui donner la couleur qui lui correspond. Ce sont les instruments de musique de l'âme, que ton Maître appellera chakras, fleurs de lotus. Je ne sais pas pourquoi je fais cela, si lui va tout changer. L'initiation consiste à changer le yantra. Tant que tu n'auras pas changé ton yantra, tu

1. cf. *Le serpent du paradis*

n'atteindras pas l'immortalité. Je serai ton témoin, si ce n'est pas aujourd'hui ce sera dans trois cents ans...

Le yantra était beau mais avait des couleurs pâles, un peu indécises. On comprenait que la musique qui s'en dégageait pouvait être tendre et captivante.

Le Maître semblait aussi l'écouter, sous le figuier, car ses yeux avaient une expression inhabituelle, tandis qu'il se plongeait dans la contemplation du yantra comme dans la lecture d'un texte que lui seul pouvait déchiffrer.

*

* *

— Qui a créé le monde ? Personne ne le sait. Même Brahma, là-haut dans le ciel, ne le sait pas. Une chose inconnue s'est passée. Et le monde est né. Qui a altéré la quiétude du néant, la paix de Dieu ? C'est peut-être elle, l'épouse, l'éternel féminin, le Brahma féminin.

— Maître, qui a créé le monde ? Qui nous a mis dans cet embarras ?

— Je te dis que pas même Brahma ne semble le savoir. Une force équivoque est intervenue. En des temps très lointains cependant existèrent des êtres qui le savaient. Ils réussirent à se situer à l'extérieur du cercle, altérant le jeu fatal des lois. Ils désinté-

grèrent ce monde et en créèrent un autre, grâce à une connaissance secrète qui leur permit de pénétrer le principe équivoque. Ils n'aspiraient pas à la fusion ultime dans une extase suprême, mais à la séparation définitive, à l'ultime solitude. Ces êtres étaient les Sidhas. Ils vécurent dans deux cités de l'Himalaya : Agharti et Shampula. Pour y entrer il faut suivre un chemin qui remonte vers l'origine du temps.

— Maître, les Sidhas, qui sont-ils ?

— Brahma ne sait pas qui a créé le monde, mais il semblerait que son épouse le sache. Les Sidhas aussi. Ils ont réussi à extraire le secret que Brahma ignore et qui est caché dans le sexe de l'épouse.

*

* *

Le Maître continua :

— La connaissance nous a été transmise par le serpent qui survécut au fond des eaux quand se détruisit un monde d'hommes-dieux, un monde où la femme n'était pas à l'extérieur de l'homme mais à l'intérieur, où lui et elle étaient un, où elle ne faisait rien sans qu'il ne le sache. Mais elle fit quelque chose qu'il ne sut pas. Et les eaux débordantes détruisirent le continent où le roi était le prêtre suprême et méditait sous l'arbre, entouré d'animaux, dirigeant le cours des astres qui n'exis-

taient pas non plus en dehors de lui. Tant que tu n'auras pas réincorporé la femme et réabsorbé en toi les animaux, tant que tu n'auras pas entremêlé tes racines avec celles de l'arbre, tant que tu n'auras pas été initié par le serpent, tu ne seras pas un prêtre-roi.

Ayant ainsi parlé, le Maître jugea nécessaire de se lever. Il le fit avec difficulté car ses racines étaient entremêlées avec celles du figuier sous lequel il s'appuyait depuis de très nombreuses années dans la position du lotus. En vérité, peu de gens connaissent le sacrifice que s'impose un Maître lorsqu'il accepte de prendre un disciple.

Le soleil venait de surgir dans le jour naissant. De douces pulsations enveloppaient le jardin, atteignant par leurs battements le sommet des temples. La rivière glissait silencieusement, attendant elle aussi le lever du jour.

Le Maître conduisit le disciple aux écuries royales. A son arrivée, les palefreniers se prosternèrent dans la poussière. Puis ils s'enfuirent car personne n'avait jamais vu Matsyendranatha dans un corps physique.

Une jument noire, à la peau luisante, avec une étoile blanche sur le front, se trouvait dans les écuries ce matin-là. Un étalon fougueux entra dans l'enclos. Maître et disciple, plongés dans une même réflexion, purent observer ce qui allait se passer.

Avec délicatesse, l'étalon mordilla les fines pattes et les hanches de la jument. Puis il s'éloigna, puissant, et il hennit. Il semblait détenir à l'intérieur de lui l'univers tout entier.

Le disciple regarda le Maître, l'interrogeant des yeux.

Pendant un long moment se poursuivit ce jeu, où le mâle était un nuage de mousson plein d'éclairs. Puis soudain l'étalon se précipita, comme le ciel sur la terre. C'est alors qu'advint le drame. L'éclair se brisa. L'étalon, sur l'échine de la jument, montra ses grandes dents jaunâtres, la femelle inclina ses oreilles de part et d'autre de son front étoilé.

— As-tu compris ? — demanda le Maître.

Le garçon était trop troublé pour répondre.

*

* *

A midi, à l'ombre du figuier, le Maître parla ainsi :

— Il faut tout changer. Changer l'étalon en jument, l'homme en femme... Tu as pu comprendre que la jument se réjouissait, d'une joie muette, avant même l'événement. Elle est l'unique triomphatrice à la fin de cette épreuve. Quelque chose est arrivé, une fois, quelque part. Tout a été changé. La femme est sortie de l'homme. Jument et

étalon ont pris forme extérieurement. L'un commence à dévorer l'autre. Dans ce que nous avons vu aujourd'hui, il y a un sacrificateur et une victime. L'un reçoit et s'enrichit, l'autre donne et s'appauvrit. C'est la mort d'un Dieu, d'un destin. On a cru voir ici le mal, et pour cela on a prêché l'ascétisme. En fait, on craint de tomber dans le piège et d'être dévoré. Dans le jeu des lois aveugles, le rôle du mâle est secondaire. L'araignée dévore le mâle qui la féconde, les abeilles tuent le faux bourdon : la terrible Mère primitive porte, suspendu à son cou, l'organe masculin de la fécondation. Toute femelle dévore, qu'elle soit jument, mère, déesse ou femme. D'une façon ou d'une autre, l'homme est dévoré. Mais, l'issue ne se trouve pas dans la fuite, en ayant recours à la chasteté, ni dans l'ascétisme. Tu as pu voir les forces énormes que possédait l'étalon avant d'être absorbé par le tourbillon. Ces mêmes forces peuvent être sauvées, en les orientant dans une autre direction, en changeant leur cours, pour revenir au véritable principe, où le féminin est actif et le masculin passif. Ce n'est pas le principe masculin qui crée le monde mais le féminin. En poussant la femme vers le centre d'activité et en devenant passif, tu affirmes la masculinité cosmique et tu te sauves, tout en sauvant la femme. Tu as trouvé l'issue. La femme retrouve ses mystères et s'enveloppe dans son essence active universelle. Pour que ceci

s'accomplisse, tu devras aimer la femme d'une façon nouvelle, sans renoncer à elle. Immobile, tu la sauves à l'intérieur de toi et tu la réincorpores à ton être. Seuls ceux qui aiment la femme ainsi, en l'assassinant à l'extérieur, pour qu'elle renaisse à l'intérieur, entreront dans la cité d'Agharti.

— Je comprends — dit le disciple — le moment exact de la tragédie.

— Oui, lorsque l'étalon éjacule sa semence. C'est alors qu'il s'appauvrit. Le rôle du mâle semblerait s'arrêter ici, alors que celui de la femelle ne fait que commencer. La semence est aussi le soma et elle devrait être versée par son maître, en jaillissant non pas à l'extérieur mais à l'intérieur. A l'extérieur, elle crée des fils de chair, à l'intérieur, des fils de l'esprit. A l'extérieur, elle favorise le jeu des mères. A l'intérieur, elle rencontre la déesse et engendre avec elle le Fils de l'Homme. A l'extérieur, c'est la femme qui procrée, à l'intérieur, tu es le fécondé qui donne le jour à l'éternité. Si la semence se répand à l'extérieur comme une rivière, elle continuera le jeu des formes illusoires. Tu as dû voir que dans les murs du temple de la cité de Khajuraho on ne sculpte pas d'enfants. Les fils de la chair, de la vie, sont proscrits dans la doctrine de l'amour sans amour que l'on enseigne ici et où la semence se répand à l'intérieur et donne naissance au fils de la mort.

*

* *

Le sculpteur aveugle donnait des coups de ciseau très doux sur la pierre, comme s'il la caressait ou l'essayait. Puis il s'arrêta pour écouter l'écho du son à l'intérieur de lui.

*

* *

A cette heure-là la prêtresse du temple, cheminant en cadence, allait déposer des fleurs près des pattes de Ganesha, le Dieu éléphant.

Sous le figuier, le maître continua :

— La semence est l'aspect visible du grand pouvoir dont tu participes. C'est OM matérialisé, c'est le son et le mouvement du soleil dans ton sang. C'est aussi la parole dont tu disposes pour communiquer avec les dieux. Tu dois la préserver si tu aspires à entrer en Agharti et à atteindre la vie éternelle.

— Maître, j'ai vu Siva et Parvati s'aimant sur les murs du temple. De quelle façon retient-on la semence ?

— Tu devras le découvrir toi-même. Tout semblera identique aux yeux du profane, pourtant c'est différent. La vérité est dans le sens, elle est création.

Tu devras transformer en rite un acte naturel et le changer en surnaturel. La vie sexuelle normale ne fait pas de mages ni de Sidhas, elle perpétue les êtres naturels. Cependant, le chemin n'est pas celui de la chasteté. Tu devras réaliser ce travail en présence de la femme. Ainsi vous vous sauverez tous les deux. Si elle n'est pas avec toi, quelque chose restera insatisfait, désireux de sa présence. Tu n'auras rien accompli et tu te réincarneras encore inassouvi. C'est ce qui arrive aux saints, aux ascètes et aux chastes ; ils continuent à désirer la femme. La chasteté véritable ne se trouve pas au début du chemin, mais à la fin. Ce n'est pas une technique mais un résultat. Siva, à l'instant de l'amour, est calme, il n'éjacule pas la semence ; c'est Parvati qui est active. Lorsque la femme ne reçoit pas, elle donne. Il y a transmission de la peau de la femme, des substances, de l'énergie en tension qui t'apaise, en pénétrant dans ton sang et dans ton cœur. Essences multiples, corps invisibles qui s'ouvrent les uns aux autres et qui se complètent. Une quantité invisible. C'est ainsi que la graine se détruit ; l'atome semence se referme sur lui-même en se complétant. Tu ne reviens plus, tu ne changes plus. Tu es entré dans la Cité des Sidhas. Ici se trouve la sexualité pure, celle qui ne crée pas de fils de la chair, celle qui est nostalgie du commencement, retour au foyer du Grand Ancêtre. Le sexe est magie, il est rite, il est volonté d'éternité. Le sexe véritable est nostalgie des

dieux. Par lui, tu atteins une autre réalité. La vie naturelle et celle du mage vont dans des directions opposées.

*

* *

Le Maître invita le disciple à visiter le temple. Mais cette fois il ne s'éloigna pas de l'ombre de l'arbre.

— Le temple c'est toi — lui dit-il —, c'est ton propre corps. Un jour, j'ai aussi parcouru le monde, visitant ses sanctuaires, depuis le mont Kailas dans l'Himalaya, jusqu'au cap Comorin à l'extrême sud. Dans chacun d'entre eux il y a des temples et j'y ai offert des sacrifices. Je me suis baigné dans les fleuves sacrés et j'ai cherché la cité des immortels à l'extérieur de moi, pour finir par comprendre, enfin, que le monde extérieur n'est qu'un reflet imparfait de ce qui est en moi. Le véritable Kailas se trouve à l'intérieur ; le sud lointain et la cité d'Agharti s'y trouvent aussi. Le ciel lui-même a la forme de ton corps, les astres ne font que reproduire les centres lumineux qui sont en toi. C'est pourquoi, tout voyage cosmique en réalité se réalise à l'intérieur. Ceux qui cherchent à l'extérieur sont ceux qui mourront. Ils atteindront les astres seulement en apparence et ils les trouveront vides. La terre n'est rien d'autre qu'un point de ton grand corps cosmique, ou bien il est possible que tu sois un point

de la terre. Tu es un temple à une seule colonne et à plusieurs portes. Tu dois trouver l'entrée dans ton propre labyrinthe et ensuite la sceller. Là-bas, au centre, en haut, se trouvent le Kailas et la cité d'Agharti. Mais maintenant ils semblent être noyés sous la mer. Tu devras d'abord descendre au fond pour récupérer les clés parmi les ruines d'un vieux continent. Et sais-tu quel est ce monde immergé ? C'est l'antique cerveau des hommes-dieux qui est encore en toi, mais qui a été recouvert par une nouvelle écorce, par un nouveau pays. Avec la disparition de l'antique, d'un vieux soleil, les hommes-dieux s'enfoncèrent dans les montagnes et dans les eaux, dans l'attente de la résurrection. Tout ce qui s'accomplissait avec l'aide des hommes-dieux échappe aujourd'hui à ta volonté ; la direction du cours des astres, les processus automatiques de ton corps sont en vérité dirigés par ces dieux immergés et capricieux qui attendent toujours que s'éteigne le nouveau soleil qui nous éclaire aujourd'hui.

Le chemin que je t'enseigne est sous les eaux, à la recherche de la terre perdue des dieux, des guides-semence, des dieux-instinct ; il va d'un soleil nouveau à un autre ancien, immergé, pour mettre à flot un continent légendaire, trouvant les chemins, les ponts qui l'unissent au présent, pouvant ainsi hériter de la part des vieux prêtres, des guides, de la direction des travaux dans le temple.

*

* *

Le Maître parla au disciple des fleurs de lotus ou des chakras :

— Elles sont là — dit-il — même si ce sont en vérité des fleurs inexistantes. Elles sont plutôt une possibilité, une vertu de l'âme. Elles créent ton double éthérique, ton corps d'air. Mais tu devras les inventer. C'est comme un jardin à l'ombre ; pour que tu puisses voir les fleurs il faut que tu fasses la lumière. La lumière s'appelle Kundalini ; en l'allumant tu trouveras les sentiers étroits qui te mèneront de fleur en fleur. De plus, Kundalini est l'abeille qui butine dans chaque fleur.

Tout ceci, qui n'existe pas, est plus vrai que ce qui existe. L'immortalité est comme une fleur que personne n'a vue. Elle devra être inventée. Tu ne peux être immortel autrement. Sans les voir, tu devras cultiver de nuit les fleurs de ton jardin.

Le Maître commença à lui décrire les différentes fleurs de lotus ou chakras. Il lui expliqua leur couleur et leur nombre de pétales, en commençant par la fleur des régions génitales, celle de la base de la colonne vertébrale, continuant par celles du ventre, du cœur, de la gorge, du front, pour arriver aux mille pétales de celle qui s'ouvre au sommet de la tête et qui est le mont Kailas où Siva a rejoint Parvati. Il y a là-bas un lac adamantin, lui dit-il,

que l'on doit traverser sur une barque dirigée par un batelier aveugle, dans une embarcation sous-marine avec des lumières allumées sous l'eau, ou sur l'échine du serpent igné, pour parvenir à un vide dont on ne sait pas encore s'il se trouve à l'intérieur ou à l'extérieur. Peut-être ne se trouve-t-il nulle part car c'est comme ne se trouver nulle part. Le mariage ou l'union s'accomplit dans la fleur aux mille pétales. Entre les sourcils, il y a une fleur à deux pétales, semblables à des ailes de colombe. Lorsque s'ouvre cette fleur, un troisième œil apparaît et il nous est permis de voir les portes de la cité d'Agharti.

Cependant, il y a beaucoup d'autres fleurs – continua le maître –. Mais celles-là, en général, ne s'ouvrent pas ; ce sont des fleurs interdites. Elles sont sur tes pieds, sur tes genoux. Ce sont des centres de conscience différente, des pensées des dieux-géants de l'antique soleil. Un mage kaula devra ouvrir toutes les fleurs, mais sans rester longtemps en elles.

Dans le paysage de fantasma de ton jardin, se trouve un arbre. Le serpent s'enroule autour de lui. Cet arbre c'est aussi l'Himalaya.

En langage toujours parabolique et en établissant des analogies entre ce qui est à l'intérieur et ce qui est à l'extérieur, entre l'invisible et le visible, le Maître a fait allusion à ces canaux ou rivières appe-

lés nadi, qui sont comme les filaments de l'âme où circule la terrible énergie du monde des géants.

— Kundalini est un calcul, une puissance interne. Elle est endormie. C'est la dormeuse. Il faut la réveiller, l'inventer. Mais rien ne se crée qui n'existe virtuellement. Kundalini est la possibilité de cette force qui détruit un monde pour en créer un autre. Elle se love au pied de l'arbre, elle y est attachée par des chaînes, formant un nœud, à l'endroit même d'où partent tous les chemins. Pour atteindre l'ancre secret de la dormeuse, tu devras traverser des forêts et des vallées. Armé d'une épée, tu arriveras au bout. Tu briseras les chaînes, tu réveilleras l'endormie, tu ouvriras les trois sentiers et tu monteras avec elle dans un chariot de feu. Vous butinerez ensemble chaque fleur. Tu es une moitié, elle est l'autre. Comme elle est aveugle, ce n'est que si tu la tiens par la main qu'elle peut toucher le sommet, le bord du grand vide. Mais, même après les noces, tu devras faire l'ultime saut tout seul.

Il est tout à fait possible qu'à la fin du voyage tout se répète à nouveau, mais d'une façon et dans une réalité qui se ressemblent seulement. Un grand doute s'empare de toi lorsque tu fais le saut. De plus, le voyage n'est pas continu, il est en spirale. Le jardinier s'arrête et se fatigue à chaque fleur, il se rendort, il retourne à la racine de l'arbre, à sa caver-

ne obscure. Tu devras à nouveau descendre le réveiller. Ainsi tu tombes souvent et tu te relèves sur ce chemin où tu t'engendres toi-même, où tu t'inventes, arrivant à être ton propre fils. Le fils de l'homme, engendré par le père qui en même temps est le fils.

Le fils est très fragile. C'est un fils non naturel. Il meurt aisément, un souffle, une mauvaise pensée suffisent à le détruire. En vérité, c'est la pensée qui le détruit. Le fils de l'homme est engendré à l'envers, fécondé par la femme. Il est de pure substance mentale, d'éther invisible. Il a été créé par la magie la plus pure des Sidhas, par la semence qui se répand en sens inverse, vers l'intérieur.

D'aucuns affirment que la présence physique de la femme est inutile, ils disent que le coït magique, ou maituna, devra se réaliser intérieurement, seulement avec l'image de la femme qui est devenue ta propre âme. Le corps éthérique de l'homme est féminin, celui de la femme est masculin. Dans l'amour des Sidhas, des kaulas, l'âme masculine de la femme féconde ton âme féminine. Tu donnes naissance au fils de l'éternité.

Il y en a qui soutiennent que l'événement est purement symbolique, purement mental. Nous, les kaulas, croyons en la nécessité de la femme à l'extérieur et d'un maituna réalisé de manière effective, selon des règles que je te révélerai. En cette époque

pesante, en cet âge de fer, le corps physique est l'instrument que tu devras accorder. Les Sidhas eux aussi ressuscitaient avec ce corps.

*

* *

Le disciple exécuta de difficiles exercices de purification. Il dut avaler une longue bande de lin qu'il expulsa par le rectum. Il apprit à absorber de l'eau par l'urètre, pour se préparer à une réabsorption du sperme, en cas d'éjaculation involontaire dans le maituna. De plus, il put se concentrer sur l'espace entre les sourcils, parvenant à bloquer sa pensée et sa respiration.

Un jour, ses pas le menèrent à nouveau près du Dieu Ganesha, au porche du temple. Il s'inclina, effleurant la dalle avec son front. En se redressant, il vit que la prêtresse s'y trouvait à nouveau. Elancée, le buste nu, parfumée de fleurs fraîches et de bois de santal.

— Pourquoi es-tu triste ? — lui demanda-t-elle —.

— Comment ne pas l'être lorsque l'on cherche la réalisation avec tant de désir et que l'on se trouve encore dans le monde intermédiaire des ombres ?

— Dis-moi, qui est ton gourou ?

— Matsyendranatha.

— Te guide-t-il, par hasard, depuis le plan des

désincarnés ? Personne ne l'a jamais vu dans un corps physique. Il n'est pas de notre temps.

— Il vit dans la forêt et il enseigne à l'ombre d'un figuier.

— En es-tu sûr ? M'emmèneras-tu le voir ?

— Allons-y – dit le jeune homme–.

Ils traversèrent la cité et entrèrent dans le jardin. Etrangement, le jeune homme tardait à trouver le chemin et le figuier. Avec surprise, il dut reconnaître que le Maître n'y était pas.

— J'avais raison – s'exclama la prêtresse – ; Matsyendranatha n'a jamais existé. Je doute que tu aies appris la bonne doctrine sans tomber dans un piège de ton imagination ou d'un démon de la forêt... Peu importe, viens avec moi. Je te révélerai ton propre corps...

Le jeune homme hésita.

Elle le tranquillisa d'un sourire.

— Le temple c'est ton corps.

Ils revinrent au temple. La prêtresse déposa sa couronne de jasmin aux pieds de Ganesha.

— Nous pouvons entrer.

On devinait une pénombre humide et fraîche à l'intérieur. Mais la prêtresse changea d'avis et l'emmena d'abord voir la partie externe du temple.

— Ici est représentée toute la vie, Maya, l'Illusion. Sur les frises inférieures, on voit la guerre, la mort, le plaisir, l'amour. Mais ceux qui s'ai-

ment sur ces murs ne sont pas des hommes mais des dieux. Observe le visage de Siva, son expression lointaine n'est pas humaine. Les positions de l'amour sont toujours tendues, aucune n'est spontanée ; un rituel s'accomplit. Tout ce monde, brûlant en apparence, est illuminé par un soleil froid. C'est la muraille de notre existence, le mur du temple, ce qui survient du côté extérieur. C'est Maya. C'est aussi le mur escarpé du mont Kailas où chaque roche est un Dieu qui s'accouple et qui aime. Le sommet se trouve au-delà des nuages. Ce temple c'est ton corps.

— Le maître me l'a enseigné — dit le jeune homme avec dévotion —.

— Le temple est construit avec une seule roche, comme la montagne de Siva. Avant d'entrer, observe les figures gravées par les sculpteurs de Khajuraho. Il n'y a rien de naturaliste dans leur art. Jamais plus sur terre on ne construira comme cela. Ceux qui ont été capables de sculpter ainsi ont pénétré un mystère qui effraie même les dieux. Le divin se confond avec le démoniaque. L'arc tendu s'est peut-être brisé, la corde s'est sans doute rompue, sans parvenir à dénouer une tension. Et c'est là, en ce point impossible, que se reproduisent les visages de l'époux et de l'épouse, leurs corps s'agitant comme des feuilles de pierre d'un arbre cosmique, pétrifié, mû par un vent qui vient d'un

autre univers. Ce message ne sera pas compris. On cherchera des idées, des voiles rassurants capables de faire oublier, des interprétations pieuses. Mais le signal a été donné. Personne ne peut plus le détruire. Observe le visage de l'époux au moment où il s'unit avec l'épouse. Il exprime le plaisir, la douleur, l'absence, tout à la fois. Contemple la délicatesse de son étreinte, soutenant sa bien-aimée, la protégeant d'elle-même. Regarde les doigts de son autre main dans le geste rituel. Observe les jambes entrelacées et le baiser de pierre, découvrant le sens d'un effleurement qui ne se retrouvera qu'à la fin des temps... Oui, je crains que ce temple ne soit fouetté par un vent provenant de la sphère même d'une décadence des immortels. Seuls des dieux amoureux de l'humain ont pu favoriser la réalisation de cet art. Seuls des êtres ayant des désirs diaboliques du divin...

*

* *

Tous les temples de Khajuraho sont orientés du nord vers le sud, sauf celui de Chonsant Jogini, celui de Siva, le Dieu redoutable et vernaculaire, qui va de l'orient vers l'occident comme s'il indiquait que quelque chose de spécial devait être transporté dans cette direction. C'est aussi le seul

temple construit en granit ; les autres sont en pierre tendre, colorée.

Le temple de Siva est un mandala où il est difficile de pénétrer, il est défendu en son seuil par le gardien Ganesha. Tout temple se termine toujours par un mur sans ouverture. Mais à Khajuraho les temples ont au fond trois portes qui donnent vers le sud. Le temple de Siva a trois portes vers l'occident.

— Tu vas, en me tenant par la main, à l'intérieur de ton corps, à la recherche de l'entrée et de la sortie du mandala, du labyrinthe, montant par chacune de tes fleurs. Nous sommes maintenant dans la première. Dis OM.

Ils tournaient.

Dans la pénombre chargée de fumées de santal, on devinait des cellules latérales dotées de doubles portes en bois. L'une d'entre elles était la cellule de la prêtresse.

— C'est ici que je médite. C'est d'ici que je suis venue te chercher.

Ils pénétrèrent dans le *Gabhagriha*, ou *sancta sanctorum*. On aurait dit un cratère et l'adepte se sentit comme entraîné par une force puissante. Il se jeta au sol en répétant des mantrams.

Traversant le sexe de l'épouse cosmique, se dressait le phallus de Siva, le lingam, symbole de l'immobilité ultime. L'union des deux était le Siva

Ardhanasisvara, l'androgyné. Le phallus de granit, poli par les caresses des mains des prêtresses et des fidèles, luisant d'huiles et d'espèces sacramentelles, portait des taches de sang encore fraîches des victimes immolées, peut-être du flux menstruel de l'épouse.

Alors que la prêtresse entonnait des mantrams en cadence, les mains jointes et les yeux baissés, on entendait de temps en temps le son rauque d'une corne. Les trois portes du fond étaient fermées.

A un endroit du temple, une cellule s'ouvrit et en sortit le sculpteur aveugle. Il s'approcha, avançant à tâtons, et il vint s'asseoir, les jambes croisées, près du lingam de pierre. La prêtresse s'approcha encore plus du centre, avec des mouvements rituels, évitant certains angles, dans une concentration intense, comme si dans l'invisible il y avait une entrée qu'elle devait découvrir. En arrivant, elle répandit sur le lingam une huile parfumée. Elle demanda au disciple de s'approcher, répétant ses mouvements. Elle lui passa l'huile et il la laissa tomber sur Ardhanasisvara.

Tous les trois restèrent penchés dans la même position, près du symbole obscur. Elle se releva et donna au sculpteur aveugle une cuvette d'eau.

— Je suis la rivière — dit-elle —. Tu es celui qui voit réellement ; tu es aussi la pierre au milieu de la rivière, celui qui travaille la pierre.

Le sculpteur aveugle se redressa et laissa tomber l'eau sur la tête de l'adepte.

— Tu es le poisson dans la rivière. Nage, cherche ton chemin vers l'Occident.

Le sculpteur reprit sa position précédente. Elle dit encore :

— Le temple était ici avant même la première pierre. Il a seulement été rendu visible. Dans les murs du temple, l'épouse se contempla dans un miroir, admirant une beauté qui se décomposera irrémédiablement. Il t'est donné de connaître tout ceci, tout comme l'existence de ces trois portes par lesquelles tu sortiras.

Le sculpteur aveugle se leva. Il toucha d'abord le visage de la prêtresse, puis celui de l'adepte. Il les parcourut avec ses doigts, comme pour les garder dans la mémoire de ses mains.

*

* *

L'adepte retourna dans la forêt, près du figuier. Il resta sous l'arbre durant de nombreuses années, au moins pendant vingt ans.

Il pratiqua les disciplines les plus difficiles destinées à purifier son corps, celles qu'il connaissait et d'autres qu'il découvrait par lui-même. Il avait parfois l'impression que les Sidhas le guidaient depuis la cité d'Agharti.

Mais il ne trouva pas la paix. Il sentait qu'il était

l'enjeu de forces contraires, celles qu'il avait laissées derrière lui, faute d'avoir réussi à les dépasser.

Dans ses rêves, des rochers essayaient de prononcer des mots. « Tout tend à s'élever », disait une voix. « Viens, dépêche-toi, pour laisser un espace qui puisse être rempli par ton frère, et que le sien puisse l'être par un animal, ce qui permettra de s'élever à un végétal et à un minéral. Monte, dissous ta forme pour les aider, car il y a des nombres exacts¹. »

Puis vint un Dieu cornu, aux pieds tordus, qui portait une flûte. Il commença à danser et à chanter :

*Les pressoirs sont bleus
Le vin est rouge
Le soleil brûle le ventre
des danseuses
Viens au jardin de Vrindavan !*

Il ferma les yeux et implora. Alors le Dieu passa sur son corps brûlant une poudre bleue, semblable à une poussière d'étoiles. Il prit sa flûte et chanta :

*Oh, Bhagavan !
Poseras-tu les yeux sur ton serviteur ?
Implorons celui à qui ta prière dit :*

1. cf. Daumal, *Le Mont analogue*.

*Oh, Bhagavan, toi qui donnes ici
et en tout lieu cet état spécial
qui orne la brillante
couronne des dieux !*

Il s'arrêta pendant un instant ou peut-être pendant des années, pour recommencer à chanter dans la nuit, près de l'arbre du pénitent :

*Oh, déesse
qui peux à volonté
mouvoir les trois mondes !
Tes seins sont le soleil et la lune !
Viens ici près de celui qui souffre !
Et toi qui en ton cœur contemples
celui qui a la forme
de l'Himalaya
et qui de son seul regard
fait tomber l'ambrosie rafraîchissante
sur ceux qui brûlent de fièvre !
Repose ta tête un instant
et détends-toi !*

*

* *

Le pénitent se souvenait parfois de la prêtresse et il avait la certitude qu'elle était morte.

Un jour, il découvrit la manière de regarder et de voir. C'est-à-dire, de voir réellement le monde, une fleur, un arbre, un animal, un homme, même une image ou une pensée. Pour y parvenir, il dut arrêter toute idée dans son esprit. Il put ainsi regarder comme s'il dirigeait un rayon de lumière froide. Le monde se transforma. En cet instant, il lui fut donné de voir et d'écouter le langage des animaux et des choses, mais aussi celui des couleurs et de la lumière. Tout se remplit d'une fantaisie extérieure, étrangère.

Pour y parvenir, il dut d'abord découvrir son corps. Il se dit : Comment puis-je voir sans yeux, entendre sans oreilles ? Il se parcourut de l'intérieur. Il monta le long de l'arbre de sa colonne. Il ouvrit les yeux, regarda le monde et le vit pour la première fois.

Il put aussi regarder vers l'intérieur. Il s'efforça d'ouvrir la fleur entre ses sourcils.

C'est ainsi qu'un jour l'oiseau qui s'y repose ouvrit ses ailes.

Profondément concentré, il arrêta toute pensée, toute image, sa respiration était rythmée et son corps avait la position du lotus. Il sentit un doux soupir à la base, comme si une bouche s'ouvrait. Alors, comme un vertige qui paralyse, le feu monta. A mesure qu'il s'élevait, des vagues rythmiques berçaient son corps qui semblait changer de forme, devenant plat comme une lame qui joint ses deux pôles. Lorsque les ondes ardentes atteignirent sa

tête, il comprit que s'il ne se projetait pas vers l'extérieur, dans un élan suprême, vers le vide, il serait pris entre deux forces contraires et brisé en ce point. Il était en même temps victime de la terreur face à l'inconnu.

Il est très possible que quelqu'un l'ait aidé en cet instant. Il dépassa la limite dans un chariot de feu. Il se sentit tomber à une vitesse vertigineuse. Puis il flotta mollement dans des espaces obscurs où il y avait aussi du feu. Il monta à nouveau, franchit la limite d'une sphère et pénétra dans une région étroite, bleue, où il se sentit léger et libre, enveloppé par des zones lumineuses.

Au retour, il se sentit à nouveau prisonnier de son corps. Il contempla ses mains et eut l'impression que tout s'était déroulé en un instant, même si son expérience l'avait emmené très loin, en des mondes perdus dans le temps.

*

* *

Il ne lui fut pas possible de franchir à nouveau le seuil. Même lorsqu'il paraissait parvenir à faire d'autres voyages, quelque chose lui arrivait lorsqu'il était sur le point de le franchir, comme si un souvenir laissé derrière lui le retenait. Son esprit diurne, son moi, se défendaient, essayant de diriger un

événement qui leur était étranger. Deux mondes contraires se combattaient, deux univers : l'un antique et immergé, l'autre qui flottait sur les eaux.

Les puissantes vibrations qui se déchaînaient dans ses racines se produisirent à nouveau. Il les sentit monter par l'arbre, par les canaux secrets, et mettre en mouvement les roues, ouvrant les fleurs. Mais, près de la cime, le courant rencontra un obstacle. Le fils de la vie affrontait celui de la mort. Le moi voulait participer à l'événement en modifiant son sens.

Son esprit diurne fonctionnant en partie, il se trouva paralysé, semi-conscient, dans cette transe, avec une zone inhibée, alors que le terrible monde antique était déjà entré en activité.

Ne pouvant trouver la sortie, les ondes tournaient sur elles-mêmes avec de plus en plus d'intensité. Il se sentit à l'intérieur d'un tourbillon, il voyait des cercles de sang.

A ce moment-là apparut près de lui une cuvette d'eau. Comme s'il obéissait à un ordre, il y plongea ses mains et répandit l'eau sur son corps. Les vibrations se calmèrent et il put à nouveau se mouvoir.

Qui lui avait apporté cette cuvette ? Peut-être était-ce de l'eau de la rivière qui descend de la tête de Siva au sommet du mont Kailas ?

*

* *

Epuisé par les exercices, l'adepte kaula ne désirait pas ouvrir les yeux. Il revenait lentement d'une pénible transe. Il était couvert d'une sueur froide comme s'il avait escaladé une montagne, tombant et se relevant sans cesse. Il vit qu'une femme s'approchait dans la pénombre, comme l'image d'un souvenir.

La femme se pencha vers le pénitent et lui essuya le visage avec le bord du sari.

Il lui eût été difficile de savoir si cette forme était une illusion ; l'image devenait claire puis se dissipait dans la vacillation de la lumière du crépuscule.

— Je viens te chercher.

*

* *

Ils vécurent dans une cabane de la forêt. Il fut son serviteur. Il s'occupait de ses affaires, lui préparait à manger. Elle apportait l'eau d'une fontaine proche. Parfois, elle allait plus loin, en des lieux qu'il ne connaissait pas. Il l'attendait patiemment et, en la voyant apparaître, il ressentait de la joie. Elle lui enseigna l'usage des parfums et des ornements, de façon à ce qu'il puisse les préparer. Il l'aïda à se coiffer de diadèmes de fleurs et il lui arrangea ses colliers de turquoises et de saphirs. Elle lui apprit à lui enduire la paume des mains et les pieds

d'une pâte vermeille. La femme se contemplait dans un miroir, comme l'épouse dans les murs du temple. Quand elle revenait de ses excursions inconnues, il l'attendait à la porte de la cabane et lui lavait les pieds.

La nuit tombait et la forêt se remplissait de murmures. Les hyènes hurlaient et le ciel palpait. D'une voix douce, elle entonnait des chansons qui décrivaient les amours divines. Ils dormaient dehors, au milieu des arbres. Elle s'allongeait toujours sur un côté, appuyant sa tête sur la paume d'une main. Il s'étendait à ses pieds.

En ces temps-là, il semblait que tous les deux fussent attentifs à leurs rêves. Le pénitent sentait que cette femme était en train de le transformer en une image de pierre des murs du temple. La lune se fit petite et devint pleine à nouveau. Il continuait à dormir à ses pieds. Alors, elle lui raconta son enfance, les jeux avec les autres enfants. Il s'étonna de savoir qu'elle était une femme.

Elle lui demanda qu'il lui parlât aussi de son enfance. C'est ce que fit le pénitent. Mais il raconta deux enfances, une qui se déroulait ici, en ce temps-ci, et une autre dans un pays du futur.

Elle ne s'en étonna pas. Elle fixa ses yeux sombres sur un point éloigné, sur la cime des arbres et lui parla d'une cité qui avait pour nom Ur. Elle se trouvait – dit-elle – là où elle avait joué avec d'autres enfants.

Cette nuit-là elle lui demanda de ne pas dormir à ses pieds mais près d'elle sur le côté gauche. Le pénitent obéit, il croisa ses mains sur la poitrine et fixa son regard sur le ciel profond. Elle s'appuya sur son bras droit.

Le jour suivant, la femme partit à l'aube et revint au début de la nuit. Il l'attendit, concentré, essayant d'entendre ses pas bien au-delà de la forêt. La sentant arriver, il se leva, lava ses pieds et les oignit.

Elle lui demanda alors de dormir près d'elle à sa droite. Cette nuit-là il sentit le souffle parfumé de la femme sur sa joue. Il garda son regard toujours fixé sur le ciel étoilé et, là-haut, très loin, il lui sembla découvrir le corps du danseur bleu, dansant, en même temps frénétique et immobile dans les jardins célestes, tout à la fois avec toutes les vierges du firmament et avec une seule.

Des jours, des mois passèrent ainsi. Elle partait toujours et parfois elle tardait beaucoup à rentrer. Une fois il lui demanda où elle allait. Elle lui répondit qu'elle allait voir son mari.

Il comprit que cette femme était en train de se transformer en énergie à l'intérieur de lui. Sa présence réveillait en lui des échos, des regrets qu'il portait en lui depuis toujours. Une nuit, il rêva de hauts sommets enneigés qui n'étaient pas ceux de l'Himalaya, d'un pays à l'extrémité du monde et

d'une femme aux yeux bleus et aux cheveux clairs, qui le regardait comme s'il était une fenêtre à travers laquelle on pouvait voir. Il se réveilla le visage couvert de larmes, comprenant que c'était un rêve qui se réaliserait mille ans plus tard. Elle, qui dormait maintenant près de lui, essuya ses larmes avec le sari.

— Pourquoi pleures-tu ?

Pour la première fois il la vit comme une étrangère.

— Aujourd'hui je sais que ma roue continuera à tourner — lui répondit-il.

— La roue de celui qui s'est marié sur la cime de l'arbre a aussi continué à tourner. Il existe un mariage secret. Pour qu'il s'accomplisse, il n'est besoin que de la lumière d'une étoile. Tu te maries en regardant cette étoile et une déclaration d'amour transmise par sa lumière suffit. Si le message parvient jusqu'à toi, tu es déjà marié dans l'éternité.

— Je sens que je me suis marié ainsi dans le futur — dit-il —.

*

* *

La nuit vint où elle lui apprit à embrasser. Elle se coucha nue sur l'herbe et l'appela près d'elle. Elle l'enveloppa de ses longs membres et approcha ses

lèvres de celles du pénitent. Ce fut juste un doux frôlement, imperceptible, enveloppé d'un parfum de résine.

Le jour suivant, elle partit. Il sut qu'elle ne reviendrait pas cette nuit. Il s'appuya près du seuil et se concentra intensément. Il eut un doute : quel-qu'un, peut-être lui-même, pouvait être en train de penser ou de rêver tout cela.

*

* *

Sur le sol de planches fines le nouveau yantra avait été dessiné à l'aide de poussière d'or et d'argent, de terres colorées, de pâte de santal. Il avait neuf entrées car, même s'il symbolisait l'univers, il représentait aussi le corps de l'homme. C'était un labyrinthe. De la même manière avaient été dessinés un triangle, un carré, un hexagone et un cercle.

Pendant ce temps, les vieilles femmes et les mages consultèrent les astres pour savoir s'ils étaient favorables.

A l'intérieur du yantra il y avait un trépied. Sur le trépied un calice. Sur le sol, plusieurs mets et deux urnes contenant du vin et de l'eau.

C'était la nuit.

L'initié kaula arriva couvert d'une tunique blanche. Ses cheveux lui tombaient sur les épaules

et il sentait la cendre. Il perçut le yantra et commença une danse qui ressemblait à celle de l'oiseau de paradis. Il chercha l'entrée qui était la sienne. Il la trouva et put atteindre le centre.

Les portes s'ouvrirent et apparurent les témoins accompagnés de leurs femmes. Ils se placèrent autour du cercle en des mouvements rituels. Aucun d'entre eux ne toucherait le centre.

L'attente nocturne se prolongea jusqu'à ce qu'apparaisse la femme. Ses servantes la suivaient. Elle était elle aussi couverte d'une cape et pénétra dans le yantra les yeux fermés, comme endormie, mais sans hésiter et sans se tromper dans les mouvements. Les servantes entrèrent aussi avec elle.

Lui et elle se penchèrent, elle se tenait près de lui, dans l'attente.

On entendit une voix qui invitait au festin. Les mets furent consacrés avec des mantrams et des signes, chantés en chœur et répétés par les servantes et par les hôtes. On consacra d'abord l'eau et le vin :

*Introduis ta joie dans ce vin
pour qu'il soit le courant de la vie éternelle
bonheur et plaisir indestructible !
Introduis l'essence de l'ambroisie
celle qui représente toutes les saveurs
de l'univers*

*et qui est le sperme de la seconde création
de ceux qui sont nés deux fois !*

On versa le vin dans le calice et l'on récita le mantram du soleil :

*Kang, Bang, Tapinyai, Namah !
Kang, Bang, Tapinyai, Namah !
Gang, Phang, Ngang, Nang !
Chang, Dhang, Jhang, Tang, Nyang !
Nang, Thang, Dang, Thang, Dan !*

On remplit les trois quarts d'une coupe avec du vin, le reste avec de l'eau et on récitait maintenant le mantram de la lune :

*Ung, Soma, Mandalaya,
Shodasha, Kalatmane, Namah !*

Le vin s'est transformé en nectar, la malédiction qui pesait sur lui depuis très longtemps a été détruite. C'est maintenant le breuvage magique qui aide à franchir le seuil, c'est le sang du soleil et de la lune.

Dans la jarre de vin, on jeta deux fleurs qui symbolisaient l'homme et la femme. On but dans deux coupes, en se tournant vers le Nord puis vers le Sud. On récita un mantram qui commençait par la

lettre G, en l'honneur de Ganesha, le gardien du seuil.

Avec la première coupe de vin on mangea de la viande cuite, avec la seconde du poisson, avec la troisième des céréales. Ensuite, on mangea ce que l'on voulut car la nourriture avait aussi été transformée en chair divine.

En buvant la cinquième coupe de vin, on entonna des cantiques et l'on entendit le son rauque d'une corne. On ne buvait plus. La voix invisible décrivait le sommet du mont Kailas, seigneur des montagnes, en pierre de lune resplendissante, ses arbres à l'ombre immobile, enveloppé du parfum de fleurs hallucinées.

Les initiés se levèrent, laissant tomber leurs capes. Les servantes approchèrent la jarre d'eau. Ils pénétrèrent dans la jarre. Les chœurs chantaient, décrivant le corps de la femme. C'est le jardin du plaisir, le temple de la lune et du soleil. Son ventre est l'autel du sacrifice, ses cheveux sont l'herbe sacramentelle, le doux duvet de ses bras et de ses cuisses est le blé des champs, ses seins gonflés sont comme des volcans qui remplissent de crainte respectueuse les tribus des plaines, ses longues jambes sont les chemins que devra parcourir le pèlerin. Ses yeux sont deux étoiles. Ses lèvres sont de lait et de miel.

Elle dit :

J'ai du feu dans mes lèvres. Viens, alimente-le avec les tiennes, mon bien-aimé, ne tarde pas !

Ils subirent un moment d'absence, une chute dans l'oubli. Car l'eau de la jarre était de pure ambrosie.

En sortant du bain ils furent couronnés comme roi et reine par les servantes. Ils avaient deux bâtons dans leurs mains.

L'initié s'assit, les jambes croisées. Les servantes soulevèrent la femme dont les cuisses étaient ouvertes. Elles la montèrent au niveau du visage de l'homme et la descendirent lentement, de façon à ce que tout son corps l'effleure, ses différents centres, ses fleurs, pour tomber doucement ouverte sur le lingam.

L'homme sentit qu'il avait pénétré la femme, en allant dans une région vert sombre, au goût de prune. La femme amorça un rythme lent pendant que les servantes, qui étaient nues elles aussi, reproduisaient les gestes et les actions des sculptures du temple. Ainsi se forma un univers qui s'agitait à une cadence croissante, alors que quelqu'un chantait :

*Oh, Chaste, seule existe ton épouse
au temps de la grande dispersion
tous les autres meurent
et même l'œil ouvert du
grand Un se ferme !*

Le rythme s'accéléra, devint intense. La femme cherchait ses lèvres.

Oh, destructeur !
le sol brûlant est ton terrain de jeu
les cendres des bûchers funéraires sont ton art
tes couronnes sont des chapelets de crânes !
Pourtant, oh donneur de bénédictions !,
celui qui médite en toi obtient la protection
celui qui s'autocontrôle et médite en toi
la pensée fixe, étranger à l'extérieur
de la manière ordonnée par la loi
en retenant sa respiration
les cheveux hérissés de bonheur
les yeux pleins de larmes de joie
immergé dans un lac de nectar délicieux
celui-là monte au sommet du Kailas
Révérence à toi, Trois yeux !

Il semblait que la femme perdait le contrôle d'elle-même. Elle commençait à gémir et ses lèvres ouvertes cherchaient celles du héros, les pénétrant avec sa langue humide.

Les servantes chantaient :

*Terrible, beau ! Maison de notre maîtresse !
Forêt de Durga ! Fille de Matanga !*

*Epouse de Brahma ! Kumari, Lakshmi !
Pure ! Pure !*

Il concentra sa volonté sur l'espace entre ses sourcils, essayant de se faire absent, mais sans pour autant cesser de participer au drame, à chacun de ses détails, sentant la femme, ses lèvres sur ses lèvres, ses jambes étreignant ses reins, ses bras enlacés autour de son cou. Il la soutint, essayant de la défendre d'elle-même. Immobile, il fit un signe de la main qu'il gardait encore libre. Pourtant, le rythme devenu fou était sur le point de l'entraîner. C'était le moment suprême de l'épreuve. Il comprit qu'il devrait découvrir la sortie, dans une ultime inspiration. Et il pensa à la prêtresse morte.

A ce moment-là, sa semence bondit vers l'intérieur. Et aux racines de l'arbre le serpent se réveilla. Comme le feu liquide il monta au sommet, jusqu'à la coupe, ouvrant sur son passage toutes les fleurs de son jardin, faisant entendre la musique des entrailles.

Il ouvrit ses yeux. Avec une infinie tendresse, il soutint la femme et étancha sa sueur de sang.

Cependant, le festin n'était pas terminé, car maintenant les témoins allaient devoir dîner. Et le festin des témoins allait consister en sa propre chair.

LES PYRENEES

Il s'étonna de l'aspect de la cité ce jour-là. Dans les rues on entendait des chansons, il y avait des fleurs aux fenêtres et aux portes.

Il marcha sans but dans les étroites ruelles pavées, se heurtant à chaque pas à des musiciens vêtus de tuniques aux couleurs vives qui frappaient sur des tambourins, qui jouaient de la trompe et de la flûte. Près de l'arcade d'un magasin, il demanda à une jeune fille ce qui se passait. Elle lui répondit que c'était la Fête de Mai :

— La dernière ; car le moine Dominique a interdit au rossignol de chanter. L'oiseau m'annonce à ma fenêtre si mon bien-aimé viendra aujourd'hui. Les fleurs que tu vois sur les linteaux servent à éloigner le mal de la cité.

— Dis-moi, jeune fille — interrompit le cheva-

lier —, pourrais-tu m'indiquer où habite l'Archidiacre Sans Morlane ? Je dois le rencontrer.

— C'est un Cathare. Aujourd'hui, les Cathares se cachent ; l'Inquisition contrôle la région. Seul Montségur résistera. Mais aujourd'hui c'est la Fête de Mai ; chacun est un autre et personne n'est celui qu'il est vraiment. Les Cathares sont les Romains et les Romains sont les Cathares ; les maris sont les amants et les amants les maris. En ce jour, les patrons servent les serviteurs. Tout est ce qui n'est pas.

— Ou ce qui est réellement — susurra le chevalier —.

— C'est une fête très ancienne — intervint un vieil homme qui avait écouté la conversation —. Fête de Mai ou Maya.

Il ôta son masque et on vit que c'était un adolescent. En réalité, c'était une jeune fille qui embrassa la jeune fille, laquelle lui rendit le baiser avec passion, en riant de plaisir.

— Quoi qu'il en soit ! Je ne le saurai jamais aujourd'hui ! — s'exclama-t-il —.

En réalité c'était un troubadour.

Au crépuscule, le chevalier réussit à trouver Sans Morlane. Il le trouva à la cathédrale, près de l'entrée de la nef gauche, il se tenait sur une pierre tombale. Il était drapé dans une cape bleue.

— On m'a dit que tu pourras m'aider à entrer à Montségur.

— Es-tu un Cathare, par hasard ? As-tu reçu le consolamentum ?

— Non, mais j'ai fait un rêve d'amour. J'ai vu ma bien-aimée de l'autre côté d'un pont-levis, près de l'entrée d'un château qui a cinq portes et elle me disait une chose dont je devrai garder le secret. Je sais que je devrai traverser ce pont avant que les cinq portes ne se ferment définitivement.

— Montségur n'a que deux entrées, l'une au Nord et l'autre au Sud. En réalité elle n'en a qu'une car celle du Nord est réservée aux Parfaits.

— J'ai entendu deux noms en songe : Montabor et Montségur...

— Es-tu un Cathare ?

— Si je ne l'étais pas, comment connaîtrais-je ton nom ? Comment saurais-je que tu es mort et que tu te trouves en ce moment sur ta pierre tombale ?

— Tu as raison. Tu ne peux être que quelqu'un qui vivra dans le futur, qui viendra nous voir depuis le futur et qui ne pourra plus nous faire de mal. Va à Fanjeaux, cherche là-bas le dernier Cathare. Tu le trouveras dans sept cents ans. Il s'appelle Roques Marceau. Et si tu le peux, va aussi voir Esclarmonde. En réalité c'est une colombe.

Le chevalier quitta la cité de Carcassonne pleine de fleurs et de chants de rossignol et arriva à Fanjeaux, couverte de nuages bas, où résonnaient

des bruits d'armes et régnait une pesante atmosphère de guerre. Dans une ruelle perdue, il rencontra le dernier Cathare, Roques Marceau. Il le regarda dans les yeux et il n'eut besoin de rien dire. L'homme le reconnut.

— Nous nous sommes vus quelque part — dit-il —. Viens-tu pour que je fasse ton horoscope ou pour que je trace les couleurs de ton âme ? Cette fois le garçon n'est pas avec moi pour me passer les pinceaux.

— Non, je viens seulement pour que tu m'indiques le chemin de Montségur.

— Encore des questions pour une montagne. Je te l'ai déjà dit quelque part, Montségur n'est pas à l'extérieur mais à l'intérieur de toi. Pourquoi continues-tu à chercher à l'extérieur ?

— Je dois partir. De plus, je dois voir Esclarmonde, si c'est encore possible. On dit qu'elle a construit Montségur.

— Suis le chemin des rêves — dit le dernier Cathare —.

Il le guida à travers des ruelles où sept cents ans auparavant se serait dressé le château de Fanjeaux dans la rue de Castello.

— C'est une ruine ! Il ne reste plus personne, pas même une pierre sur une autre !

— Tu es revenu trop tard, des siècles se sont écoulés depuis que le château de Montségur a été pris et détruit...

— Parfois j'ai l'impression de rêver. Je ne sais si j'ai rêvé le passé ou le futur.

— Ecoute, puisque tu es arrivé de nouveau, je te révélerai le secret. Là-bas, à la base de la montagne, dans une enceinte sombre, dans une cellule quadrangulaire, une belle femme dort depuis des temps immémoriaux. Personne ne l'a réveillée. On dit que les Parfaits la maintiennent endormie dans l'attente de quelqu'un qui viendra de terres et de temps lointains. Lorsqu'elle se réveillera, Montségur sera détruite et les Parfaits périront dans le feu.

— Je viens me battre pour Montségur. Je ne serai pas celui qui réveillera cette belle endormie.

— Les Parfaits savent ce qu'ils font, ils ne se trompent pas. Ils sont dirigés depuis l'extérieur d'eux-mêmes par quelqu'un qui les pense ou les rêve. Peut-être par la Dame qui dort. La destruction de Montségur est son triomphe. Va et réveille la Dame ! Sauve Montségur !

Le cœur serré, le chevalier s'éloigna du dernier Cathare. Il avait faim et soif. Il entra dans une auberge et demanda à manger. Un troubadour s'assit à la table rustique.

— Jadis, nous étions les sculpteurs du temple. Aujourd'hui nous le reconstruisons avec nos vers.

— Crois-tu en la réincarnation, jongleur ? Cela ne t'est-il pas interdit ?

— Mes maîtres, les Parfaits, croient en la réincarnation. Il ne nous est pas encore permis de la chanter dans notre poésie ; mais si Montségur est vainqueur, nous commencerons, petit à petit, à la révéler. Cela fait partie du projet, même si les Parfaits ont semblé se demander s'il serait bon de donner la croyance à tout le monde. Seuls ceux qui ont reçu le Consolamentum sont préparés.

— Et toi, as-tu reçu le Consolamentum ?

— Je suis aveugle – dit le troubadour –.

— Pourquoi ne chantes-tu pas pour réjouir mon cœur ?

Le troubadour joua sur son luth :

*Je construis un château
Noble et gracieux château
Aussi habilement que je le peux
Doux aux racines
Grand et petit
Plein de chants d'oiseaux
Ses domaines s'étendent
Beaux comme aucun autre
Ce château est le
Château de l'amour
Seigneur des seigneurs
Et du château les hautes tours
Où l'étranger rencontrera
Sa dame*

*Et de blancs agneaux
Qui sont symboles de l'amour
Là-bas, repose la bien-aimée
Qui implore avec douceur
La protection de son bien
Au moment où la nécessité est grande
La première porte est toujours ouverte
La seconde est fermée
Elle n'existe que pour les préférés
Il faudra l'ouvrir d'un baiser pur
Une fois que cette porte est franchie
Il n'y a plus de défenses
Dans le château
Mais celui qui ne franchit pas cette limite
Et n'avance pas encore plus
Attire sa mauvaise fin
Il n'est pas digne de l'amour
La grande salle et le toit qui la recouvre
Servent à caresser longuement
Et à dormir tout contre ton amie
Nus tous les deux
Les portes et les fenêtres
Sont faites de beaux visages
Les murs épais de pierre sombre
Sont maux et tourments
De l'absence que doit
Supporter le suppliant
Jusqu'à ce qu'il révèle*

*Ses sentiments les plus délicats
Les alcôves sont faites de dons
De discrétion tenue pour précieuse
Dans les cuisines et dans la grande salle
Il n'y a d'autre feu que l'amour
Celui qui parvient à entrer dans le château
Devra être son défenseur
Il y trouvera finalement la sécurité
Et n'aura rien à perdre
Car les légions
Venues de loin
Ne pourront pénétrer
Dans un château aussi sûr
Et inviolable
Résidence à laquelle j'appartiens
Voici les paroles
Et le message
Qui te sont envoyés de loin.*

Le troubadour se tut. Le chevalier s'était endormi, la tête penchée sur un bras, appuyé sur la table rustique de l'auberge. Il rêvait à nouveau au pont-levis. De l'autre côté apparaissait toujours la dame vêtue d'une tunique blanche. Elle lui disait les mots qu'il gardait comme son plus précieux secret : « Viens, dépêche-toi, traverse le pont. Je suis toi ».

*

* *

Le chevalier partit seul et se perdit dans les montagnes. Il trouva une grotte et s'y réfugia. Il y resta pendant des jours, peut-être des mois.

Le troubadour arriva jusqu'à la grotte, il lui apportait de la nourriture. Il fut son compagnon invisible.

— Tu as bien fait de venir dans une grotte. Les Parfaits ont gravé des signes sur ces murs. Regarde ce poisson, cette colombe et ce visage.

Le chevalier découvrit le visage sur la roche de la grotte, dans un endroit plus sombre. C'était un visage de femme, aux cheveux défaits ; son regard et tout en elle dégageaient une touche primitive qui l'emplissait de recueillement. Le dessin du visage était formé par les fentes et les saillies de la roche humide. Peut-être avait-il été dessiné par la glace d'une époque perdue ou par des hommes d'une race éteinte. Il y avait quelque chose qui incitait à l'adorer. Il fit de ce coin de la grotte son sanctuaire.

Au loin, le torrent coulait. Dans la solitude des nuits, il entendait des voix, comme venues d'un temps très lointain. Leurs mots étaient pour lui incompréhensibles, mais ils étaient là-bas, comme en suspension dans l'air humide.

Le troubadour vint et chanta à nouveau :

*Comme avait dit Perceval
Au temps où*

*Il vivait
Sois tellement fort et merveilleux
Que tu ne puisses demander
A celui que tu sers
Ni la Lance ni le Graal
Cela te sera interdit
Ma Dame ! Face à ta
Beauté
J'oublie tout
Je veux seulement t'implorer
Je ne peux pas
Je me contente de rêver...!*

Le chevalier commença à vivre en songes. L'air raréfié de la caverne était propice aux hallucinations. Il lui sembla qu'une femme entrait dans la grotte. Elle n'avait pas de visage. Elle avança jusqu'au fond, se saisit du visage gravé sur la roche et se l'appliqua sur le corps.

— Maintenant je peux te parler car j'ai une bouche – dit-elle avec majesté –. Je peux le faire en leur nom à tous car je suis le Maître de leurs Maîtres. Les Parfaits m'appartiennent totalement. Je viens de loin. Avec les Cathares et les troubadours je m'empare de toute cette région. Je suis la Mère. Je suis la seule à connaître le secret.

— Il me semble avoir déjà entendu ces mots ailleurs – répliqua le chevalier –. Il vaudra mieux

que je le demande directement aux Parfaits.

« Dépêche-toi », lui dit une voix ressemblant à celle du troubadour, « car bientôt, lorsque tout disparaîtra, ce qui arrivera très bientôt, il n'y aura plus aucun moyen de connaître la vérité. Personne ne saura qui furent réellement les Parfaits, ni avec certitude ce que fut Montségur ».

Le chevalier sortit de la grotte et appela le troubadour à grands cris. L'écho de la montagne lui répondit. Cette nuit-là, il dormit à plat ventre sur l'herbe.

Au lever du jour, le troubadour lui apporta du lait de chèvre sauvage.

— Où te caches-tu ? Je t'ai appelé à grands cris. Sais-tu combien de temps encore je devrai souffrir dans cette grotte ? Je dois aller à Montségur. On m'a dit qu'il me reste peu de temps, que le château est assiégé.

— On dit que la préparation dure vingt ans... Depuis combien de temps es-tu ici ?

— Plusieurs siècles — dit le chevalier —. Laisse-moi calculer. Nous approchons de l'an 1244 et je viens de l'an 900 en Asie... Oui, en réalité, ce ne sont que des minutes...

*

* *

Le printemps et l'été passèrent. Le troubadour les

fit s'écouler avec une chanson.

Voici la *canso* :

*Lanquam li jorn son lonc en
may*

*M'es belhs dous chans d'au-
zelhs de lohn,*

*E quan mi suy partiz de lay
Remembram d'un amor de
lohn :*

*Vau de talan embronc e clis
Si que chans ni flors d'albespis
Nom platz plus que l'yvern
gelatatz.*

*Lorsque les jours sont longs en
mai*

*J'aime le doux chant des
oiseaux lointains,*

*Et quand de là je suis parti
Il me souvient d'un amour
lointain :*

*Je vais triste et las de désir
Si bien que ni les chants ni les fleurs d'aubépine
Ne me plaisent plus que le gel
de l'hiver.*

La neige commença à tomber. Des stalactites se formèrent dans la caverne. Pourtant, le chevalier ne sentait pas le froid. Il n'était plus là. Il voyageait dans un état particulier, comme en sommeil.

La première fois il atteignit sans hésitation le pied d'une montagne et il monta par un sentier étroit. Sur le sommet qui était très élevé, on apercevait une maison en pierre. Il se retrouva sur une plate-forme face à de grandes portes qui s'ouvraient sur un tunnel creusé dans la montagne. Il y pénétra par un passage éclairé par une lumière qui ne provenait pas de torches. Au fond du tunnel il y avait un espace circulaire. Une autre porte s'ouvrit et le chevalier se retrouva dans une pièce fermée, éclairée par les lumières de miroirs. La pièce monta jus-

qu'au sommet, en passant par le centre de la montagne. Le chevalier avança et comprit que ceci ne faisait pas partie du temps de son histoire ni de celui de Montségur. Il avait traversé les siècles, il grimpait sur une montagne parallèle, du côté opposé de l'événement. En haut, quelqu'un regardait à travers un long tube qu'il soutenait de ses deux mains sur un œil. En le voyant arriver, il dit :

— Voyageur, passe ton chemin, retourne vers ton temps !

En bas, au pied de la montagne, s'étendait un lac aux sombres eaux vertes.

Même s'il n'était pas de Montségur ni du temps de Montségur, il avait quand même un rapport avec Montségur. Car autrement, comment le chevalier serait-il arrivé là ?

Au prix d'une nouvelle tentative, il finit par atteindre son objectif. Il arriva exactement dans l'espace, sur l'image qui se maintenait dans l'espace ; mais de nouveau il erra dans le temps.

Ce qui apparaissait au sommet de la montagne c'était des ruines. Les ruines de Montségur. Seuls ses murs étaient encore en partie debout. Au pied de la montagne, le chevalier les contempla. Le jour était d'une luminosité transparente. La lumière produisait un murmure sur l'écorce de glace et de neige... Il commença à monter. Il arriva près d'un monolithe où avaient été gravés quelques mots et

une date. Au loin, on voyait même les murs en ruine. Il prit le sentier qui menait au sommet, montant au début sans grande difficulté. Mais, très vite, ses pieds commencèrent à déraper sur la pente glacée et il lui fut impossible de continuer.

La tête basse, noyé de chagrin, il s'éloigna de cet endroit. De temps en temps, il se retournait.

Il s'arrêta à un tournant pour contempler une dernière fois les ruines du château. La solitude était totale ce jour-là. Seuls les restes des vieux murs de Montségur. En haut, des bras s'ouvrirent, implorants. Depuis cette lumière en mouvement venant du sommet, lui parvint un message de transparence et d'amour inconnus.

La vision de ces bras de pierre, ouverts sur les ruines du sommet, touchant un horizon enneigé, semblables à des ailes, l'émut profondément. Le regard rivé sur la montagne, il reçut le message dans une attitude d'ouverture, désirant prolonger ce signe.

Bien qu'il n'eût pas atteint le sommet, errant à nouveau dans le temps, le message reçu lui montrait qu'en haut on l'avait vu et qu'on l'attendait. Il n'était pas encore prêt. Il devrait revenir à la caverne et contempler plus longtemps le visage de la Mère.

*

* *

Le visage n'était plus là. Il le chercha laborieusement, suivant les fentes de la pierre, brisant de ses mains la couche de glace. Le doute l'assaillit, il se demanda si la femme qui était entrée dans la grotte et s'était mis le visage sur elle comme un masque ne l'avait pas emporté avec elle. Dans ce cas, il devrait partir à sa recherche.

Une ombre lumineuse apparut.

Les pieds nus, couverte d'une longue chemise blanche, elle franchit le seuil, avançant presque sans effleurer le sol ni toucher les stalactites. Les bras tendus et les yeux fixes, elle se dirigea vers le fond, vers un coin sombre, et s'y assit un instant, immobile, une douce clarté se dégageant de tous ses membres.

— J'ai écouté ton appel et je viens te demander de me tirer de mon sommeil. Je dors depuis des siècles. Tant que je ne serai pas réveillée au fond de ma caverne, il ne sera pas possible de détruire Montségur.

— Je suis venu me battre pour Montségur — répéta le chevalier —.

— La destruction de Montségur est son salut.

Elle se leva, les bras toujours tendus, et se retourna pour s'en aller comme sur un rayon de lumière blanche. Un parfum de fleurs fiévreuses, de tombeaux antiques, flottait dans l'air de la caverne.

Les larmes coulaient sur le visage du chevalier car

sur les mains délicates, entre deux doigts fins, il avait découvert une tache blanche.

— La lèpre, je reconnais cette ancienne lèpre ! — s'exclama-t-il —.

Et, tombant à genoux :

— J'obéirai à tes ordres ! Je te réveillerai, même si Montségur doit être détruit ! Car je ne désire pas que le ciel m'aide, ni qu'il me donne de la joie si ce n'est à travers toi ! ...

*

* *

Elle dormait, dit-on, depuis des siècles, à la base de la montagne où avait été édifié le château de Montségur. Les Parfaits l'y trouvèrent et la laissèrent dormir car ils savaient qu'à son réveil viendrait le feu qui dévorerait le château et ses cellules. Pourtant, ils attendaient l'événement avec sérénité, dans cet état spécial que produit *l'amor fati*.

Le château avait un couloir secret qui communiquait avec la base de la montagne. En bas, sur un lit de pierre, dans une chambre carrée, à l'intérieur d'un cercle, immergée dans une substance spéciale, recouverte d'un voile transparent semblable au voile d'une fiancée, elle dormait. Ses mains étaient croisées sur sa poitrine et les boucles de ses cheveux lui tombaient jusqu'à la taille. Ses pieds de neige

étaient nus et une vibration, brûlante comme la glace, se dégageait de tout son être. C'est cela qui permettait de savoir qu'elle n'était pas morte mais seulement endormie.

Elle se levait parfois au milieu de la nuit, sans faire de bruit et montait, endormie, le long couloir en spirale, jusqu'au sommet de la montagne. Les Parfaits qui surveillaient, figés, savaient immédiatement qu'elle s'était levée de son lit, de sa tombe au fond de la montagne et qu'elle montait. Ils ne faisaient ni ne disaient rien. Ils augmentaient seulement leur concentration. A l'intérieur du château, plus d'un chevalier, plus d'un serviteur, sentirait passer une ombre blanche à travers les chambres, la verrait s'approcher un instant du feu de la grande salle comme si elle voulait réchauffer ses membres, continuer son chemin le long des couloirs à peine éclairés par les étoiles et s'arrêter près d'une sentinelle en faction dans une tour élevée. Plus d'un doit soupirer dans ses rêves en la sentant passer.

Et dans la tour la plus haute, elle regardait au loin, de ses yeux qui ne voient pas, parcourant la vallée, la forêt, pour découvrir si son chevalier venait enfin.

*

* *

Après la première visite, il n'y retourna pas pendant longtemps.

Le troubadour revint avec son luth ; il s'assit sous un arbre enneigé et lui expliqua :

— Ce chemin que tu empruntes à nouveau fut révélé à un troubadour par un faucon posé sur la branche dorée du plus vieil arbre de l'Eden. Tu es maintenant le suppliant... Seul celui qui est prêt atteindra Montségur.

Elle revint enfin. Sans entrer dans la grotte, elle lui dit :

— Asseyons-nous un instant et parlons. Tu peux bien voir que je suis entièrement à ta disposition. Je ne me défends pas de toi. Tu es charmant et beau.

Alors, le chevalier vida son cœur :

— Tes yeux endormis ne peuvent contempler ta belle image, mais mes paroles trouveront d'une façon ou d'une autre le chemin qui mène à ton sommeil. Tes pieds menus et fins laissent des taches de sang sur la neige. Il y a en eux aussi du sable des déserts. Tes longues jambes sont des colonnes de temples et des sentiers que je devrai parcourir. Ton ventre est l'autel où officient les tribus lointaines. Tes seins sont le sommet de la montagne où tu dors. Ton front, semblable au disque de la lune, est la porte du château où j'aspire à entrer. Tes yeux sont le pont que je ne traverse pas encore et le message qui parvient jusqu'à moi dans la nuit sans

étoiles. Tes mains pâles, tes doigts fins portent la trace des tombeaux que tu t'efforces d'ouvrir désespérément, les marques des siècles...

Le chevalier se tut. Elle se redressa en tressaillant et vint le chercher, les bras tendus, ses mains se mouvant dans l'air fragile, à la recherche de son visage.

— Mon bel ami, si jamais tu étais mien... Ah, si une nuit m'était donnée pour me coucher près de toi avec le plaisir de te serrer entre mes bras nus ! Je te donnerais mon cœur, mon âme, mes yeux et ma vie !

Ses mains trouvèrent son visage. Elle l'attira très doucement. Soupissant à peine, elle posa ses lèvres sur les siennes.

Et elle s'en alla, sans fouler le sol de glace.

*

* *

Le troubadour, omniprésent, revint lui apporter de la nourriture et alimenter le feu.

Le château de l'amour a cinq entrées — disait-il —. Il t'en reste trois à découvrir. Cette fois-ci, je ne chanterai plus, car rien ne pourrait s'ajouter à ce qui s'est dit ici.

L'extase remplissait maintenant les journées du chevalier d'une luminosité spéciale et d'une très douce chaleur. Il marchait au milieu de la végéta-

tion de la forêt toute blanche, il découvrait un sens spécial à la chute d'un flocon de neige, à l'envol soudain d'un oiseau, à son cri transi de froid sur les sommets, sans pouvoir oublier un seul instant le léger baiser reçu de la belle endormie. Il vivait plus en elle qu'en lui, enveloppé dans ces hautes solitudes, dans le parfum de son sommeil.

Le troubadour revint, lui apportant la nouvelle de la visite prochaine. Il la lui annonça à l'entrée de la grotte.

— Prépare ta demeure. Elle viendra à nouveau aujourd'hui et te donnera un don du ciel.

*

* *

Il la sentit s'approcher de loin ; il perçut le mouvement de ses mains se détachant de sa poitrine, le soupir douloureux de la belle endormie dans sa tombe de pierre, à la racine de la montagne. Il l'écouta se lever et venir de son pas calme à travers les couloirs, s'approchant du foyer, artisant le feu des chambres et les soupirs des chevaliers et des sentinelles qui percevaient aussi ses pas. Il sentit son atmosphère glacée, sa présence de somnambule. A mesure qu'elle s'approchait de la forêt, de sa caverne, un tremblement croissant l'enveloppait, une paralysie difficile à vaincre. Et c'est ainsi qu'il la vit arriver.

Elle le regarda sans le voir. Elle fit tomber son vêtement, lentement. Elle découvrit d'abord ses épaules, puis ses seins, son ventre ; elle était nue, le corps vibrant, le sourire triomphant du visage de la mère du fond de l'époque glaciaire.

Le chevalier, sans bouger, pris d'une peur surnaturelle, contemplait le corps nu de sa dame, répétant sans cesse la même parole. De son corps se dégageait une substance impalpable qu'elle lui communiquait.

Sans un mot, elle lui révéla une partie du mystère.

*
* *

Quand ce pâle hiver passera-t-il ? Quand s'en iront les neiges et se précipitera le torrent ? Le rossignol chantera-t-il à nouveau ?

La question cruelle pendait comme une épée sur les sommets.

Elle revint. Elle chemina sans tituber jusqu'au lit de branches. Elle était nue. De ses mains délicates, elle dévêtit le chevalier. Elle s'allongea près de lui, croisa ses bras sur sa poitrine, fixa ses yeux grands ouverts sur le plafond de la grotte et dit dans son sommeil :

— Chevalier, ce n'est pas moi qui viens, c'est toi

qui es allé jusqu'à mon lit, dans la montagne ; tu es entré dans le cercle de ma tombe de pierre où je suis morte, ou peut-être seulement endormie. J'espère que tu me réveilleras, en faisant uniquement ce qui t'est permis. J'ai besoin de tes caresses. Commence par mes cheveux, maintenant étreins mes seins. Attarde-toi ici un moment. Il y a là deux petits fruits qui s'ouvrent au contact du bout de tes doigts, et aussi de tes lèvres. Descends maintenant jusqu'au ventre, c'est le ciel profond de la nuit. Appuie ta tête ici et écoute comment bat un cœur sombre. Si tes mains tremblantes vont maintenant sur mes jambes, tu dois savoir qu'il y a toujours en elles un ange qui attend. Je te donnerai refuge entre mes genoux. Seigneur, comme tu es doux ! Va jusqu'à mes pieds, ce sont deux oiseaux transis de froid....

Elle tremblait, elle était sur le point de se réveiller de son sommeil. Dans cette demi-veille, elle approcha son corps du chevalier, l'enveloppant dans une étreinte où elle lui rendait toute la chaleur qu'elle lui volait. Ses mains le caressaient, touchant des points aussi endormis en l'homme. Les mains de la femme ressuscitèrent l'autre chair.

Au prix d'un grand effort, il maintint son esprit fixé sur sa cible. Il comprit qu'il devait la laisser faire. Une erreur, une ferveur induite et tout serait perdu pour toujours. Elle ne se réveillerait plus de

son profond sommeil. Montségur ne serait pas dévoré par le feu. Combien d'amants avaient échoué dans cette épreuve finale de l'Asag, sans parvenir à réveiller la belle endormie !

— Bien-aimé, repose ta tête sur ma poitrine. Réveille-toi aussi de ton sommeil. Car tu dors toi aussi. Nous allons maintenant commencer à vivre un rêve éveillé.

*
* *

Le visage apparut à nouveau au fond de la grotte. D'abord imprécis, il se fit net, se détacha.

— Viens, possède-moi comme un guerrier ! Je te donnerai mon cœur pour que tu le dévores. Buvons nos sangs.

— Il est tard — répondit le chevalier —. Peut-être, si tu étais venue avant, si tu n'étais pas partie... L'amour a un seul désir : la fusion des cœurs.

Le visage disparut dans le mur.

La belle éveillée revint alors. Elle l'enveloppa dans ses bras et l'embrassa, les lèvres entrouvertes, en soupirant.

C'est ainsi qu'elle lui donna son cœur.

— Avec ce baiser, mon ami, je te donne mon cœur. Tu as maintenant deux cœurs. Donne-moi le tien pour pouvoir vivre !

Le chevalier lui rendit le baiser. Et, soupirant aussi, il lui donna son cœur.

Puis, assis à l'entrée de la grotte, il répéta :

— Mon cœur est en elle, tout entier, et mon esprit est à sa recherche. Le cœur est un miroir où l'amant voit sa bien-aimée.

*

* *

Il était entré à Montségur. Il y pénétra avec elle, avec celle qui avait son cœur. Mais il n'eut pas besoin de bouger de la grotte, car maintenant il vivait ici et là-bas en même temps. Il savait ce qu'elle faisait, et spécialement ce qu'elle ressentait. Elle était en lui. Tous les deux pensaient avec le cœur, ils avaient changé le centre de leurs pensées, faisant de la pensée un cœur. Un centre, situé à cet endroit, s'était ouvert au moment du réveil. Et l'homme commença à rêver ses rêves à elle, il partagea ses visions. Et elle rêva les siens. Il avait maintenant le cœur d'une femme et elle celui d'un homme. Et ces cœurs avaient des corps. Celui du chevalier avait son corps à elle ; un corps et un visage de femme. Et le sien à elle avait ceux de l'homme. Et ces cœurs qui avaient ainsi acquis une vie plus grande, étaient un cœur ailé qui traversait l'espace et qui visitait le château et la grotte, le sommet et la base, sans que puissent le blesser et l'arrêter les armées ennemies.

Une essence subtile, comme un corps aérien, s'était détachée et les traversait, acquérant de la vie à l'intérieur ; c'est ainsi que maintenant il était elle et elle était lui.

*
* *

La fin des neiges arriva dans les Pyrénées. Le chevalier sortit de la grotte et se dirigea vers Montségur. Son cœur connaissait déjà la direction. Il ne pouvait se tromper.

Sur le chemin, le troubadour se joignit à lui. Le chevalier le salua en lui disant :

— Allons au combat ! Allons détruire en nous tout ce qui peut périr ! Chante une chanson qui nous aide à traverser les lignes des armées ennemies.

Le troubadour prit son luth et chanta :

*Me plaît beaucoup le temps joyeux
Qui fait naître feuilles et fleurs
Il me plaît beaucoup d'entendre l'heureux bruit
Des oiseaux qui font résonner
Leurs chants dans la forêt
Et il me plaît de voir sur les prés
Des tentes et des pavillons dressés
J'éprouve une grande joie*

*Lorsque je vois, alignés dans la campagne,
Des cavaliers et des chevaux armés
Il me plaît, dans ma bravoure,
De voir des châteaux fortement assiégés
Tout autour de fossés fermés
Me plaît aussi lorsqu'un seigneur
est à la tête d'une invasion
A cheval, sans peur, bien armé
Me plaît sa courageuse bravoure*

*Les chevaux courent en désordre
Henniront n'importe où
Dans le bois, les chevaux sans maître...
Et je te dis : Maintenant reste en paix !*

Ils montèrent jusqu'au sommet par le sentier de montagne. Et ils se retrouvèrent face à l'entrée du château de Montségur.

A l'autre extrémité, sur le seuil, elle l'attendait.

— Je suis toi — lui dit-elle —.

Et alors il put franchir ce seuil.

*

* *

Le troubadour entra derrière le chevalier comme s'il était son ombre. Mais son histoire se termine ici. Il le dit avant de disparaître :

— Ton histoire d'amour n'est pas la nôtre, chevalier ; elle est plus secrète et plus ancienne. C'est la légende de l'amour sans amour qui a dû se perdre dans le Déluge. Il m'est seulement donné de l'entrevoir. Dans nos histoires il n'y a pas de chevalier mais un plébéien et une reine. Mais ta Dame endormie est une Reine qui voyage à travers les âges et qui aime son égal, un Roi.

C'est ainsi que le troubadour prit congé.

Le chevalier continua son chemin, conduit par sa dame.

Dans la grande salle quadrangulaire du château, assis autour d'une table ronde, les chevaliers défenseurs de Montségur le reçurent. Chacun avait une femme auprès de lui.

Sa dame traversa le cercle. Il resta debout et attendit.

Elle lui demanda :

— Mon doux ami, qu'est-il arrivé à mon cœur ?

— Il bat ici dans ma poitrine, madame, deux coups à la fois qui répètent votre nom et le mien. C'est un miroir, une horloge à sable qui me dit ce qu'il me manque encore...

Il y eut un mouvement d'approbation à l'intérieur du cercle. Il put alors y entrer et s'asseoir près de sa dame, car il faisait maintenant partie du petit groupe de chevaliers qui participeraient à la bataille finale de Montségur.

*

* *

Elle lui montra les cellules, la disposition des tours, les couloirs secrets. Elle lui montra aussi l'enceinte à la base de la montagne, où avait été gardé pendant des siècles le trésor des Cathares.

Du haut des créneaux, elle lui montra les sommets et les vallées. Dans la lumière mourante du crépuscule, elle lui expliqua :

— Le soleil se couche sur ces sommets qui pendant des siècles furent le refuge d'hommes purs et de mages. Lorsque les grandes eaux débordantes submergèrent le continent central des hommes-dieux, lorsque la troisième lune tomba sur la terre, c'est ici que furent gardées les clés sauvées du Déluge. Elles circulent de monde en monde. Ce que l'on a appelé le Graal est une pierre céleste qui est tombée sur notre astre lorsque la couronne de Lucifer éclata en mille morceaux dans son combat stellaire. C'est seulement lorsque les morceaux dispersés se réuniront que Lucifer pourra être vengé. Car il est l'Etoile du Matin, l'Etoile d'El-Ella, le gardien de notre amour. La pierre qui est tombée ici est essentielle pour reconstruire la couronne. Elle brille plus que le soleil, elle est le feu glacé, elle est la lumière blanche. Son contact réunit ce qui est dispersé, renvoie au commencement. Seuls ceux

qui cheminent à reculons la trouvent. Elle réunit aussi tout ce qui a été séparé en toi, car tu es la couronne brisée, les astres éparpillés dans le firmament. Ce talisman secret nous unit toi et moi dans l'Etoile d'El-Ella. En chaque astre du ciel il y a un morceau de la couronne brisée, et la race humaine devra aller le chercher ; mais c'est seulement lorsqu'elle aura trouvé celui qui se trouve sur la terre qu'elle pourra réussir dans sa recherche cosmique. Le trésor est passé de main en main. Il est venu d'Orient, il est parti par la porte sud d'un temple ou d'une montagne. Le secret est gravé sur le talisman dans une langue indéchiffrable, avec des signes inconnus. Lorsque Montségur tombera et que le talisman sera emmené vers des terres lointaines, sa vibration, son histoire non révélée, transportera l'âme des pèlerins qui visitent encore ces ruines...

La main délicate, avec une tache pâle entre l'annulaire et l'index, se dresse vers le soleil du crépuscule pour lui montrer les différents sommets :

— Là-bas se trouvent les cavernes de la Montagne Noire où l'on prépare les chercheurs. Le Lac de la Mort nous sépare de cette autre montagne. Lorsque Montségur sera consumée par le feu, le trésor devra être transporté de centre en centre, avant d'atteindre un jour le mont qui se trouve sur Vénus, son ultime refuge, où nous reconstruirons la couronne, avec un morceau ter-

restre, aussi belle qu'elle l'était avant de se briser...

*

* *

Il parcourut le château à de nombreuses reprises, depuis sa base souterraine jusqu'aux créneaux les plus élevés, mais il ne franchit jamais la porte du Nord.

— Je connais déjà bien ce château — dit-il —, je l'ai parcouru souvent ; je me sens comme un prisonnier, comme si en allant et venant je me heurtais en un point élevé à un dernier créneau. Avant la bataille finale, je pense que je devrais franchir la porte du Nord et aller voir les Parfaits afin qu'ils me préparent. Emmène-moi franchir cette porte...

Elle le guida jusqu'au seuil de la porte nord du château.

Et il sut qu'il devrait continuer seul.

*

* *

Près de l'abîme, l'air était sec et transparent. Il y avait un petit groupe de cabanes au milieu d'une verdure clairsemée et de pierres. Une légère lumière violette et une faible brise.

On voyait encore de la neige sur le sommet. Il se

dirigea vers une cabane au bord du précipice. Elle n'avait pas de fenêtres et sa porte étroite était ouverte. Une sorte de lumière violente le fit s'arrêter sur le seuil. Assis sur le sol, le buste dressé et les jambes croisées, se tenait le Parfait. Ses yeux étaient ouverts et inexpressifs ; un sourire, qui n'était pas sur sa bouche mais qui provenait de la lumière qui l'enveloppait et que lui-même projetait, paraissait se dessiner. Peut-être ne se trouvait-il pas là car, lorsqu'il parla, sa voix ne venait pas de ses lèvres qui restaient immobiles mais plutôt du plafond de la cabane :

— *Diaus os benediga.*

Il resta un long moment en silence. Parler lui était pénible. Sa langue et ses lèvres étaient comme de la pierre.

— Je veux savoir, — dit-il enfin — où sommes-nous ?

— Ne comprends-tu pas, voyageur, — répondit la voix — que tu visites les ruines d'un château détruit il y a sept cents ans, que tout ce que tu as vu à l'intérieur du château n'est que l'ombre de quelque chose qui fut sur la terre et qui maintenant est transporté dans la lumière d'un astre ? Je vais aussi là-bas. En réalité, tu es venu dans le futur.

Je dois m'étonner que tu aies pu traverser les plans compliqués de la lumière. Tu t'es égaré ou bien tu t'es transplanté dans un monde parallèle où

existe aussi Montségur et où l'histoire analogue de sa chute s'accomplit éternellement, mais avec une intensité différente. Il existe des temps parallèles, il existe des plans qui ne se touchent pas même lorsqu'ils s'entremêlent, il y a des événements semblables, simultanés, semblables à l'écho des cloches à l'intérieur d'univers fermés qui ne s'affectent pas mutuellement. Ainsi, ce qui est survenu sur terre a eu une existence antérieure ou simultanée, dans une autre concentration de la lumière, d'une manière semblable mais à la fois différente. Alors nous sommes là, toi et moi, dans cet autre drame de Montségur, mais différents à l'intérieur.

Toujours comme si elle venait d'en haut, du plafond de la cabane, peut-être de cet autre temps parallèle, la voix du Parfait continua :

— Nous nous opposons au mariage et à la fornication des corps car ils produisent le fils de la vie, mais nous ne nous opposons pas à la fornication de l'esprit, au mariage spirituel qui étaient pratiqués lors d'une cérémonie secrète, dans la chambre d'initiation du château. Le secret non révélé, le trésor des Cathares, c'était cela.

*

* *

On raconte qu'un peu avant la chute du Château, quatre chevaliers réussirent à se laisser glisser du haut du sommet, en se servant d'un cordon argenté qui résista très fermement, sans se rompre. Ils emportaient le talisman, le trésor. On connaît le nom de trois d'entre eux. Mais pas celui du quatrième.

LES ANDES

Le soleil de midi pénétrait entre les feuilles et les fougères dans un doux frémissement. Des araucarias, des hêtres raulis, des copihues rouges, couverts de tremblantes gouttes de pluie. Dans la pénombre, une odeur intense de terre mouillée et cet incessant murmure de la lumière, musique de la forêt.

« Cette forêt est pure », pensait l'homme ; « ses dangers sont pour l'âme, ils se trouvent dans le désir nostalgique que réveille cette lumière et dans les tribus d'êtres invisibles qui sembleraient l'habiter ».

Une étoile blanche sur le front, son cheval qui avait peut-être vu des fantômes dilata ses naseaux et hennit. Il prit un sentier qui traversait une clairière et le conduisit hors de la forêt. A l'horizon, au bout de la vallée, s'élevaient les sommets enneigés des Andes.

Au crépuscule, l'homme s'arrêta. Il attacha sa monture à la branche d'un arbre et commença à grimper en direction d'une ouverture dans la paroi de la montagne. Il vit une ombre descendre dans sa direction, les bras tendus. Elle était couverte d'un poncho flottant dans la brise du crépuscule. C'était un vieil homme à la barbe et aux cheveux longs. Lorsqu'il le rencontra à mi-pente, il sembla ne pas le voir. Ses mains se posèrent d'abord sur ses épaules, puis elles montèrent jusqu'à son visage et le parcoururent. Elles s'arrêtèrent sur ses cheveux.

Il ressentit une étrange émotion, comme si cela lui était déjà arrivé auparavant et que les mains du vieil homme avaient déjà modelé son visage.

*

* *

Ils étaient maintenant assis près du feu. Le vieil homme avait les yeux bleus, des yeux morts. L'homme parla ainsi :

— Que tu sois aveugle ne m'étonne pas, mais que tu sois blanc, oui. Je pensais rencontrer ici un Mapuche, aux cheveux hirsutes.

— Il faudra que tu m'expliques pourquoi tu es venu — dit le vieil homme —.

— On m'a raconté que dans le sud vivait un guérisseur. Je cherche l'herbe de la santé pour l'appor-

ter à une amie. Peut-être existe-t-il une racine médicinale qui puisse la sauver.

— Il n'existe aucune herbe qui le puisse. Sa maladie a un rapport avec le sang qui se répand. Les herbes et les métaux sont liés aux organes du corps. La pulmonaire est fibreuse. Le copihue est une campanule de sang. La rose est du sang coagulé. Quelque part dans cette cordillère, il y a un mort qui a une rose dans la poitrine...

— Je suis à la recherche du médicament...

— L'oiseau chanteur a la poitrine rouge et il m'aide à trouver le remède. Il n'est pas nécessaire que tu l'emportes, ni qu'elle le boive. Il suffira que tu touches l'herbe et qu'ensuite tu mettes ta main sur sa poitrine. La maladie ne se trouve pas dans le corps visible mais dans les autres. C'est un déséquilibre entre les corps et les souffles qui les unissent, un désordre des courants. Les astres ont aussi un rapport avec tout cela. Quelle est la pierre de ton amie ?

— La topaze.

— Du Pôle Sud se dégage un courant de couleur orangée. Ce Pôle représente les organes sexuels de la terre. Le côté gauche de l'homme projette aussi une lumière orangée.

— Je suis étonné que tu sois un blanc...

— Quetzalcoatl était blanc lui aussi... Connais-tu le véritable nom de l'Amérique ? C'est Albanie,

terre blanche, des dieux blancs. En Albanie se cache un trésor qui n'est pas matériel, c'est de l'or qui se boit... N'est-ce pas cela que tu cherches pour ton amie ? Il vaut mieux que tu le lui donnes à boire quand elle sera morte... Il y a deux chemins ; l'un est sec et plus court. L'autre est le chemin humide et il est plus difficile car c'est celui des larmes.

Le vieil homme se tut.

L'homme se souvenait : « J'ai mangé quelque part des feuilles d'or et d'argent. Il existe un pays où l'on mange de l'or et de l'argent ».

La danse des flammes accentuait les ombres fuyantes sur le visage du vieil homme.

— Porte-lui cette fleur qui a poussé dans le feu.

*

* *

L'homme marchait lentement à travers la ville. Le jour tombait sur les sommets tout proches. Il arriva à la porte de la maison au crépuscule. Elle sortit pour lui ouvrir et le conduisit par la main dans la pénombre du couloir.

Les unissait un amour d'initiés, la recherche d'un sens mythique de la vie. Elle appartenait à un Ordre différent du sien, mais d'une certaine manière, à l'origine, leurs destinées semblaient s'être unies. Ils approchaient maintenant d'un point où

se trouvait la croisée des chemins.

Il l'emmena jusqu'à sa chambre et la coucha sur le lit. Elle portait une chemise blanche. Une boucle d'argent retenait ses cheveux dorés. Elle leva ses bras pour les arranger. Ses mains, aux longs doigts nerveux, se perdirent un instant dans la douce chevelure. Elle médita un instant, comme absente. Elle le regarda. Il connaissait bien ce regard singulier qui de temps en temps se posait sur son visage.

— Où es-tu allé ?

— Au sud. J'ai rencontré un ermite qui m'a donné cette fleur pour toi. C'est une fleur qui ne fane pas.

— Que t'a-t-il dit ?

— Que l'Amérique s'appelle Albanie, terre des dieux blancs, de Quetzalcoatl, de Kontiki, de Viracoché. As-tu déjà entendu cela avant ?

— Oui.

— J'aimerais en savoir plus — dit-il —.

Il était assis sur le lit. Elle lui prit la main.

— Dans le livre d'Hénoch, qui est un livre écrit avant le Déluge, il est fait le récit d'une race d'hommes aux cheveux semblables à de la laine et à la peau transparente. Cette race ne vient pas de la terre, elle vient d'autres mondes. Il y a ainsi deux races, l'une qui est celle des fils de la Terre, l'autre qui est celle des fils de la Lumière et des Astres. Hénoch est enlevé de la terre dans un chariot de

feu. Peut-être les Géants, que mentionnent aussi les antiques écritures, furent-ils les premiers voyageurs des autres mondes. Ils construisirent les monuments de pierre de Tihuanacu, de l'Ile de Pâques, de Bretagne, de Stonehenge et bien d'autres. Ils aidèrent à modeler la terre et les continents ; le Cap Horn et ses piliers sont leur œuvre, et aussi Nan Matal dans le Pacifique, près des Iles Carolines, où existent jusqu'à cinquante îles artificielles. Leurs pas formèrent les premières vallées et les premiers sommets. Les Géants étaient hermaphrodites, ils portaient la femme dans leur cœur. Leur côté droit projetait une couleur bleue, leur côté gauche une couleur orangée. Mais un événement inconnu survint, un fait qui n'est pas connu avec certitude. Peut-être une lune tomba-t-elle du ciel, ce qui est bien étrange car les Géants étaient capables de diriger le cours des astres par le seul pouvoir de leur esprit. Il y avait eu un soleil et une lune anciens, déjà disparus. A l'avènement du nouveau soleil, les Géants quittèrent la terre. Ceux qui ne purent le faire ou qui ne voulurent pas partir, amoureux de cette terre, se cachèrent dans les Cordillères. Ils y attendent le retour de l'ancien soleil. On dit aussi que la catastrophe se produisit lorsque les Géants tombèrent amoureux des filles des hommes, cessant alors d'être hermaphrodites. Ils expulsèrent la femme de leur côté et donnèrent naissance à une

race duelle ayant seulement une âme extra-terrestre. C'est ainsi qu'existent deux races sur la terre. La première grande civilisation qui garde encore le contact avec les guides extra-terrestres, grâce à une énergie appelée Vril, s'est développée sur un continent du nord, sur une île polaire. Il était entouré de montagnes de glace transparente, ressemblant à du cristal, avec au centre une verte oasis. Ses hommes avaient la peau blanche et des cheveux semblables à de la laine. La chevelure dorée des femmes flottait dans le vent de ces siècles. Les prêtresses étaient clairvoyantes et maintenaient une communication avec les extra-terrestres. Leur talisman, signe de leur haute dignité, était la pierre de lune, et aussi l'émeraude, la pierre de Vénus. Elles enseignaient la voie de l'amour rituel, celui qui ramène à la terre des Géants, la marche à reculons du pèlerin, du fils prodigue, à la recherche de l'ancien foyer, remontant le temps. Mais cette haute civilisation disparut elle aussi. Les glaces devinrent inhabitables, l'île des Hyperboréens, la légendaire Tule s'éclipsa.

— Peut-être le Jardin aux pommes d'or, habité par des animaux souriants, se trouvait-il là-bas...

— Les animaux étaient dans le cœur de l'homme... Mais les Hyperboréens ne périrent pas tous. Ils émigrèrent vers deux cités secrètes des Himalayas, Agharti et Shampula. Dans la première, on enseignait le chemin de l'amour rituel qui se

prolonge à travers les astres. En Agharti, on gardait la pierre d'émeraude où fut gravée la sagesse des anciens. A Shampula, on pratiquait la magie des Géants qui rendit possibles les constructions mégalithiques, les piliers du Cap Horn, les îles du Pacifique, la porte du temple de Kalasasaya, les visages gravés sur la roche sur les hauts sommets, la répartition des mers et des continents et la maîtrise de cette force, de cette énergie capable de construire et de détruire les mondes. A Shampula, on aspirait à produire une mutation de l'espèce qui permît de revenir à ce qu'elle avait été avant la fusion avec les enfants des hommes... Comme tu le comprendras, cette légende est symbolique et indique un chemin d'ascension intérieure. Les corps blancs, transparents, les cheveux semblables à de la laine, l'or des cheveux des prêtresses de la glace, ne sont guère des choses de ce monde et ne se réfèrent pas non plus à des corps matériels mais aux corps invisibles. Si l'on donne à la légende un sens purement matériel, en interprétant littéralement le retour au foyer perdu, on court le risque de tout détruire.

Elle était fatiguée et sa respiration devenait difficile, mais son regard embrassait la nuit qui régnait dans la pièce.

— Ici, dans le sud du monde, la Cité a plusieurs noms. Elle a été appelée Cité des Césars, Trapalanda, Paitete, Elelin et Grand Quivira.

Certains Conquistadores espagnols crurent en son existence et la cherchèrent pour une raison autre qu'un trésor matériel. Ils recherchèrent la Cité vers les glaces du Grand Sud où se trouve l'Occident Secret...

Elle cessa un moment de parler. Puis elle ajouta :

— Tu dois me promettre de chercher la Cité. Car seulement un certain nombre pourra y entrer. Lorsqu'un élu perd sa route, quelqu'un d'autre vient occuper sa place. Quelqu'un qui s'introduit subrepticement, en s'appropriant son visage...

*

* *

Malgré l'heure avancée, l'homme se dirigea vers la maison de son Maître. Il avait l'impression que celui-ci l'attendait et qu'il était au courant de sa conversation avec l'ermite et avec la femme. Il ressentit le besoin impérieux de se faire confirmer tout cela.

Il s'arrêta sur le seuil, hésitant, mais la porte s'ouvrit. Le Maître était là et il s'écarta pour le laisser passer.

Il se trouvait à nouveau dans le petit cabinet de travail du Maître. Sur un lutrin, le livre de l'Ordre était ouvert. On y gardait les noms des membres de la branche andine, et aussi le sien qui y était écrit

de la main du Maître.

Avec beaucoup de difficulté à cause de l'intense luminosité que le Maître dégageait cette nuit-là, il se mit à contempler son visage. Il avait une stature moyenne, ni grand ni petit, équilibré. Les traits de son visage exprimaient volonté et noblesse.

— Maître, je dois te rendre compte de mes expériences. Il y a longtemps que je ne suis pas venu te voir et je désire ardemment que tu me les confirmes.

Le maître acquiesça de la tête.

L'homme lui raconta sa conversation avec l'ermite et aussi ce que lui avait raconté son amie. Il lui expliqua ensuite la maladie qui l'affligeait, avec l'espoir que le Maître l'aiderait.

Le Maître resta silencieux, l'observant sans expression. Sa bonté faisait abstraction de ce qui est humain, trop humain :

— La femme désacralise. Nous sommes un Ordre de guerriers. Les thèmes du cœur, ayant été vécus intensément, devraient déjà avoir été dépassés. L'homme est duel, il porte la femme à l'intérieur de lui. Le corps subtil est féminin en l'homme et masculin en la femme. L'homme initié n'a pas besoin de la femme à l'extérieur, pas plus que la femme initiée n'a besoin de l'homme. Ils peuvent se suffire à eux-mêmes. Que signifie pour nous cette légende des noces rituelles, du chemin humide ? Je

crois qu'il est un symbole que tu comprends mal et que tu cours le risque de perdre ton temps sur terre. Le mariage devra se faire à l'intérieur. Notre Ordre de guerriers ne s'intéresse pas à la doctrine. Seulement à l'action dans les plans suprasensibles ; guerre en ce monde et dans les autres, guerre contre toi-même, guerre contre les projections de ton esprit, pour atteindre la réalité ultime de l'être et retrouver l'homme-total, l'homme-Dieu, l'homme-image qui est autre chose que le mystique ou le saint. Nous sommes un Ordre de mages actifs et non pas de mystiques. Je t'ai donné l'épée et le signe. Combats. C'est tout. Les signes de l'Ordre sont appropriés pour produire la mutation car ils agissent simultanément dans les différents mondes, dans les plans invisibles et dans les temps parallèles. Leurs traits relient les univers, leur vibration établit un pacte. Tu n'as besoin de connaître rien d'autre. Dessine sur ta poitrine le dernier signe que je t'ai donné, concentre-toi fermement sur l'espace entre les sourcils, arrête toute pensée, tout désir, ouvre le troisième œil et libère-toi avec ton corps mental. Le signe te projettera vers le plan qui lui correspond. Il t'emmènera près des Sidhas d'Agharti et de la Cité des Césars. Prends avec toi l'épée pour combattre les forces ennemies qui croiseront ton chemin. Par notre bataille, nous éviterons quelque temps la catastrophe qui approche, jusqu'à ce que le nombre

précis ait pénétré par la grande porte, par les trois portes ouvertes en direction de l'Occident Secret, où meurt la lumière physique et naît la lumière spirituelle. Ces trois portes par lesquelles toi et moi sortîmes jadis...

*
* * *

Il ne pouvait pas dormir. Il se retournait dans son lit sans trouver le sommeil. Alors que la lumière du point du jour s'infiltrait par la fenêtre, il sombra dans un sommeil léger. Un jeune homme portant une fleur apparut. Il était beau et avait un front large. Il vint jusqu'au bord du lit et lui toucha la poitrine avec la fleur. Il se pencha et l'embrassa sur la joue. Un parfum d'enfance emplît sa chambre . « Qui es-tu ? », demanda-t-il. « Je suis ton ami d'enfance », répondit l'autre. « Mon corps a grandi mais mon âme est toujours celle d'un enfant. Aime-la avec la pureté de ce baiser que je te rends ». Le jeune homme disparut et il se vit enfant, escaladant un rocher en compagnie d'une fillette de son âge. Tout à coup, la fillette perdit son appui sur la roche. Il la soutint jusqu'à ce que sa main commence à s'ouvrir peu à peu. Et lorsque la fillette tomba, il vit les yeux énormes fixés dans les siens, toute sa vie concentrée dans son regard, la lui transmettant

avant de disparaître. Il ressentit l'intensité de sa terreur.

Il se réveilla en s'agitant dans le lit. Il s'enfonça à nouveau dans un sommeil sans images d'où il sortit alors que l'après-midi était déjà bien avancé.

Il s'habilla très vite.

Dans la rue il se remémora ses rêves. Lorsqu'il était enfant, il avait embrassé sur la joue un camarade de jeu, de ce même baiser qu'un adolescent lui rendait maintenant. Le rêve de la fillette sur le rocher se répétait souvent, bien que cela n'ait jamais eu lieu réellement. Il se demandait si cela ne lui était pas arrivé dans une autre existence. Parfois, il avait l'impression que la vie sur terre manquait de consistance, qu'elle était moins réelle qu'une autre qui se déroulait simultanément mais ailleurs. Il avait la sensation bizarre que quelqu'un, qui n'était pas lui, était en train de rêver sa vie. Cependant, il croyait reconnaître la fillette du rêve. Elle avait été sa camarade de jeu pendant son enfance, il avait escaladé avec elle les collines des Andes. Elle était comme un ami qui l'accompagnait, qui le protégeait et qui s'efforçait de gagner son admiration et sa confiance. Elle avait de grands yeux sombres sur un visage pâle et ses cheveux étaient noirs comme l'eau de la nuit. En se détachant du rocher, sa chevelure flottait longtemps.

« Toujours l'amour mêlé à la mort », se disait-il.

« Je n'ai jamais pu oublier cette fillette. Qu'est-elle devenue ? Elle doit certainement se trouver au fond de l'abîme ? C'est comme si un amour était mort avant que je ne naisse. J'ai été comme porté ici par un amour antérieur à moi-même. Ses images circulent dans mon sang. Je suis prisonnier de ce Mythe qui m'est transmis par des ancêtres légendaires. Je ne peux renoncer à lui sans renoncer à un commandement venu des profondeurs. C'est comme une idée qui lutte pour s'exprimer, comme un ange qui me demande asile. Lui fermerai-je la porte ? ».

Il se trouvait à nouveau face à la maison de son amie. La porte était entrouverte. Il eut un pressentiment et entra rapidement.

Elle était immobile sur le lit et avait du sang sur ses lèvres et sur sa chemise de nuit. Elle était très pâle et avait une expression semblable à celle de la fillette tombant du rocher.

Il se pencha vers son amie, lui caressa les cheveux et embrassa ses lèvres. Il sentit un goût de miel amer et but un peu de son sang.

Il apporta une serviette et une cuvette d'eau. Il lui lava le visage et les mains.

Elle dit d'une voix faible :

— Nous avons beaucoup parlé cette nuit. Cela m'a fait mal. Désormais nous sommes frères, tu as bu mon sang. Tu dois aussi me donner du tien. Avant que n'existe l'amour entre homme et femme,

exista l'amour entre guerriers ; fraternisation par l'échange des sangs. Ceux qui ont échangé leur sang ne peuvent s'aimer que par les âmes, ils sont liés pour l'éternité. Il est étrange de voir comment le Destin nous mène par la main, tels des somnambules qui ne peuvent plus se tromper de chemin... Je suis pleine de sang, j'en ai sur ma poitrine, sur mes bras. Pourrais-tu me baigner ? Je suis incapable de le faire moi-même.

Il prit la femme dans ses bras. Sa tête se pencha sur son épaule et ses cheveux se répandirent sur sa poitrine.

Il la transporta avec soin jusqu'au bain et la mit debout près du miroir. Il lui retira sa chemise de nuit. Elle se contempla nue.

— Je ne pourrai plus aimer avec ce corps. Mais le corps visible deviendra de moins en moins nécessaire. L'amour devra se consommer dans les autres corps.

Son cou était long et fin, ses épaules droites, son buste dressé. Ses bras tombaient sur le côté dans une attitude de détresse. Ses jambes étaient sveltes comme des chemins. Il ne voyait pas de sang sur ce corps. Etrangement, il n'en voyait que sur ses pieds et sur les paumes de ses mains, comme si la femme avait été crucifiée.

Avec difficulté, il parvint à bouger pour reprendre le corps dans ses bras. Il le laissa glisser lentement dans le bain.

Il commença à laver son amie.

Elle fixa sur lui son regard lointain.

— Ici - dit-elle.

Elle lui montrait son côté, à la hauteur des seins.

Une tache blanche semblait la traverser, semblable à la blessure d'une lance.

Elle posa la main sur ses cheveux :

— Déshabille-toi, viens dans le bain avec moi.

Ils se prirent par la main et restèrent immobiles dans l'eau.

— Lorsque je mourrai, tu me porteras en toi, je serai toi, je vivrai en toi. Tu t'enfonceras avec moi dans la tombe. Je serai ton âme, ton âme aura mon visage et mon corps. C'est ce que ton Maître ne t'a pas révélé. Ton âme n'a pas encore de visage. Elle finira par avoir le mien. Ainsi elle sera une personne, elle sera moi. Je lui donnerai mon éternité. Ton âme pourra se marier avec elle-même. Le mariage s'accomplit sur l'Etoile du Matin. Pendant que passe la nuit et que s'accomplit le destin, parlons de l'amour. La fleur de l'amour se meurt pour toujours, les nouvelles générations ne la connaîtront pas. On lui a volé son mystère, sa pudeur, sa timidité divine... Tu as bu mon sang et nous sommes désormais deux frères. Ma forme passe déjà par ton sang. Tout ce qui sur la terre est une fois et jamais plus... Si Dieu le veut, je t'aimerai encore plus lorsque je serai morte...

— Je crois que j'ai déjà aimé ainsi une fois – dit-

il —, c'était une prêtresse ou une femme qui dormait à l'intérieur de la montagne. Serait-ce toi ? Tout se répéterait-il éternellement ? Est-ce cela la réincarnation ? Nous rencontrerions-nous à nouveau, sans souvenir, en dehors du temps ?

— Je n'ai jamais vécu auparavant et je ne vivrai pas à nouveau. Une fois et jamais plus. Et ceci est définitif, au fond, au centre des choses... Lorsque je serai partie, quelqu'un qui passe aussi dans ton sang te montrera, sans un mot, ce qu'est la réincarnation et ce que tu peux obtenir d'elle. N'as-tu pas pensé que la trame des histoires pourrait se trouver dans le narrateur ? Seul existe l'ange de l'amour. Le Dieu de l'amour. Nous vivons et nous mourons pour lui. C'est seulement en lui que nous vivrons éternellement, en nous prêtant à la révélation de ses desseins qu'il ignore, car c'est seulement à travers nous qu'il pourra les voir... Ce dieu est l'Etoile du Matin, l'Astre d'El-Ella. Contemplons-le...

Le jour se levait. Par une petite fenêtre haute apparut l'Etoile du Matin qui fit tomber sa lumière profonde, humidifiée.

— Prions — dit-elle —. Je t'apprendrai sa prière pour que tu la répètes lorsque je ne serai plus là. Dis-la avec dévotion. Je viendrai dans sa lumière...

*

* *

Il reçut une lettre :

« Il est très tard. Je ne peux pas dormir. Je m'en vais, je pars. Ne lâche pas ma main. J'ai mis ma foi en toi, je sais que tu m'aideras et que tu ne me laisseras pas mourir totalement. Sauve-moi. Fais-moi tomber en toi et pas dans le néant. Je comprends qu'il n'est plus possible de changer le Destin, que les légendes du chemin que nous avons choisi sont immuables. Je devrai mourir pour que tu vives. Pour qu'il vive, pour que l'amour se nourrisse. Si je vivais, que se passerait-il ? Un amour toujours plus détruit au fur et à mesure que passent les jours, un amour changé en indifférence. La loi de la terre ferait surgir en moi la mère qui dévore. Ainsi s'accomplirait la prédiction de ton Maître. Mais Il ne le veut pas. Il ne le permettra pas. Je sens que le destin de l'amante est de renoncer à son éternité pour la donner à son bien-aimé. Je te donnerai mon éternité. Je tomberai dans ton âme et je lui donnerai mon visage. Ainsi je resterai éternellement jeune. Et lorsque tu mourras, tu tomberas dans ton âme comme à l'intérieur de moi... Epouse-moi, là à l'intérieur. Si tu échoues, si tu n'y parviens pas, tout aura été vain. Et l'ange de l'amour ne connaîtra plus son visage... Je suis très fatiguée. Viens me voir demain. Nous devons accomplir un dernier rite. »

*

* *

Dans sa longue chemise blanche qui ne laissait voir que ses pieds nus et sa boucle d'argent dans les cheveux, elle se tenait au centre de la chambre. Près d'elle il y avait une sculpture en bois rouge, un homme en grandeur réelle, avec des ailes repliées sur les côtés. Sur le lit, un cœur avec des ailes lui aussi, fait dans le même bois rouge.

— Etends-toi sur mon lit, prends ma place. Laisse mes vibrations te pénétrer. Dors. Ce cœur avec des ailes est le nôtre, il est homme et femme. Il vole. Il connaît le chemin du retour vers l'Etoile.

Sur le lit, les yeux fermés, il sentit qu'elle lui passait doucement les mains sur le front. Alors qu'il s'endormait, il entendit qu'elle lui disait :

— L'amour n'est pas à deux, il est à quatre... Un, deux, trois... D'abord, tu aimes avec le corps visible, l'homme que tu es aime la femme que je suis. Puis, la femme qui est dans ton âme cherche l'homme qui est dans la mienne. Dans cet amour, stérile vers l'extérieur, mon âme féconde la tienne et tu donnes le jour au fils de l'éternité, un être avec des ailes, un cœur ailé... Un, deux, trois, quatre... Où est le cinq ? Le cinq est notre fils, l'homme ailé, l'homme-oiseau. Il est aussi le fils de la mort... Un, deux, trois...

Pendant qu'il l'entendait compter, de plus en plus lointaine, il lui sembla qu'elle grandissait et qu'elle se remplissait de lumière. Il y eut une explo-

sion de lumière dans la pièce. La femme se penchait sur le lit, portant un poignard dans une main. Elle l'enfonçait dans sa poitrine et en extrayait son cœur. A sa place, elle mettait le cœur ailé.

*
* *

Ses yeux se remplissaient de plus en plus d'un autre univers.

Une nuit, elle l'appela près d'elle :

— Savais-tu que lorsqu'un métal entre dans le feu il perd une substance essentielle ? C'est pourquoi le feu doit être froid. Le feu glacé de la mort...

Un bruit dans la chambre, comme si quelqu'un ouvrait une porte et marchait les pieds nus. Elle était dressée sur le lit, les bras tendus, les yeux démesurément ouverts, fixés sur un coin de la chambre.

Elle était en train de tomber du rocher.

*
* *

On descendit le corps dans la tombe. L'homme s'éloigna sur le sentier. Soudain, il crut entendre une voix qui lui disait « Ne t'en va pas, ne me laisse pas seule. » Il retourna au bord de la tombe, sous

le soleil de midi. Il sentit qu'un courant surgissait du sol et l'atteignait, pénétrant lentement dans son corps. C'était comme une vibration qui montait par vagues. Il resta là un long moment, immobile, sans aucune pensée, se laissant prendre par cette force, jusqu'à ce qu'elle s'éteigne peu à peu. C'était peut-être l'esprit du sang, ou un restant d'énergie qu'elle lui donnait. Il comprit qu'il s'agissait du mariage, de l'union au bord de la tombe.

*
* *

L'homme passa de nombreuses années à parcourir le royaume du sud, à la recherche de la Cité enchantée des Andes. Tout d'abord, il fut pris par ce courant qui tire vers les extrémités, vers le bas, toujours plus bas, vers le Pôle. Il y chercha « l'Ile Blanche qui est dans le ciel » dont parlent les mages selcnam de la Terre de Feu. Ils croient qu'on ne peut entrer dans la Cité qu'avec le corps invisible qu'ils appellent huaiyuhuen. Dans l'Antarctique, il chercha l'Oasis aux eaux tièdes qui se trouvait entre les glaces, et le soleil blanc, le feu froid qui exista jadis au Pôle Nord et qui alors se trouvait au Pôle Sud.

Un jour, il refit lentement en sens inverse le chemin parcouru, au pas lent de son cheval au front

étoilé. Il imaginait que son amie l'accompagnait. Il lui disait :

— Ne nous décourageons pas. Après ce virage, la cité apparaîtra. Quelqu'un nous indiquera le chemin. Peut-être l'ermite.

Oui, l'ermite. Comment n'y avait-il pas pensé avant ?

Il traversa la forêt et se retrouva à nouveau à l'entrée de la grotte. Il continua jusqu'au fond, là où les hommes préhistoriques traçaient les signes et les peintures rupestres. Il commença à nettoyer le mur de roche avec ses mains.

« Le visage doit se trouver ici », se disait-il, « il était ici en d'autres temps ».

En sortant de la grotte, il trébucha sur un tas d'ossements. C'était le squelette du Milodon.

Dehors, un chaman araucan l'attendait. Il avait la langue coupée et avait du mal à parler. L'homme lui parla de l'ermite.

— Quel ermite ? Je t'ai déjà vu ici, mais tu étais seul. Aujourd'hui tu es accompagné. Qui est cette femme que tu portes en croupe ? Je pensais que tu étais Witranalwe, celui qui monte un cheval qui ne cesse de grandir.

— Où est l'ermite qui habitait dans cette grotte ? Il était blanc. Un Acahuinca, comme vous diriez.

— Jamais aucun ermite n'a vécu ici. Je me souviens par contre t'avoir vu parler avec l'air, peut-être avec

le fantôme du Milodon. Peut-être Anchimallen, la naine à la bouche lumineuse, est-elle entrée dans ton corps ? Il est possible que tu sois l'Imbunche, car je te vois marcher à reculons, tu as les pieds à l'envers.

Il s'éloigna de l'Indien et se retrouva à nouveau au milieu de la forêt antique, cherchant parmi ses chemins entremêlés. Les hautes branches laissaient passer la lumière tamisée, ses rayons s'ouvraient comme les doigts d'une main sur le vert des fougères, le blanc et le rouge des copihues. L'odeur du hêtre rauli, du mélèze mañio, de l'araucaria, de l'eucalyptus sauvage l'enivrait. Il descendit de sa monture et s'assit sur un matelas de feuilles. Quelque part, le pivert perforait la surface du bois. Face à l'homme, un énorme tronc abattu reliait les berges d'une rivière asséchée. Il resta à le contempler jusqu'à ce qu'il vît s'approcher une petite fille de huit ans tout au plus, vêtue d'un tablier aux couleurs du ciel.

La petite fille traversa le tronc gigantesque et s'arrêta près de l'homme. Elle le regarda d'une façon qu'il lui sembla reconnaître.

— Je suis venue te rencontrer, en traversant depuis l'autre rive. Tu devras faire la même chose en sens contraire. Continue à chercher.

Avant la tombée de la nuit, l'homme arriva à une lagune entourée de grands rochers. On entendait le bruit suave d'une cascade. Il se déshabilla et entra

dans l'eau. La morte nagea à ses côtés. Ils s'approchèrent de la cascade. Il y régnait une demi-pénombre et l'eau bougeait en cercles vert sombre. Il se laissa porter par les cercles concentriques et il se retrouva dans une caverne ouverte dans le rocher, glissant sur l'eau, les fougères et les longs doigts de la lumière. Du plafond descendaient des aiguilles de pierre. Il en saisit une, car au fond régnait l'obscurité. Sur une saillie de la paroi rocheuse, on avait déposé un copihue rouge. « C'est un signe », pensa-t-il. Et il n'osa pas le toucher. Il se retourna, cherchant la morte, mais il ne la trouva pas. « Peut-être a-t-elle continué jusqu'au fond obscur de la caverne », se dit-il, « ou bien est-elle sortie, emportée par le courant opposé. »

Il nagea jusqu'à l'extérieur de la grotte et alla la chercher près de la cascade. Il craignait qu'elle eût été entraînée au fond de la lagune par les cercles concentriques et qu'elle se fût noyée.

Sur le rivage, il sortit de l'eau et s'habilla. Un doute le torturait. S'il avait continué jusqu'au bout de la caverne en se laissant guider par le courant, peut-être la lumière serait-elle apparue après qu'il eût traversé cette obscurité, une lumière nouvelle, différente. Peut-être la Cité se trouvait-elle là-bas.

*

* *

Ainsi un jour, il se retrouva devant la maison de ses ancêtres. Jadis ce domaine avait couvert de grandes étendues. Ses murs avaient plusieurs siècles et ses souterrains n'avaient jamais été totalement parcourus, du moins à notre époque. En bas, aux piliers étaient fixées des courroies déjà pourries. Il y avait aussi des chaînes et des squelettes. On croyait que ces souterrains se prolongeaient jusqu'aux Andes, mais aussi jusqu'au coeur de la cité.

Il franchit le vieux porche et parcourut les vestibules et les patios, de plus en plus anciens au fur et à mesure qu'il avançait vers l'Orient. Il rencontra des serviteurs âgés de plus d'un siècle, qui prenaient le soleil assis sur des chaises délabrées, dans des niches couvertes de lierre. On les laissait vivre là car ils faisaient partie de la tradition de la maison, comme les meubles et les tableaux qui se trouvaient dans les chambres.

L'homme demanda asile. On lui donna une chambre près des couloirs de l'étage, face à l'un des vieux patios. Il y avait dans cette pièce une table avec un candélabre, une grande armoire, une chaise avec un haut dossier, un étroit lit à baldaquin... Sur le mur, le portrait d'un ancêtre. Sur la table un livre relié en cuir, avec une serrure rouillée.

Il s'allongea sur le lit et y resta pendant plusieurs jours, sans bouger, le regard rivé sur le velours mité des tentures. Parfois, il somnolait. Personne ne

venait jamais le voir, ni lui apporter la moindre nourriture. Entre ses rêves, il imaginait qu'il se trouvait sur le rocher, luttant pour sauver la fillette qui tombait. Il était serein maintenant, regardant intensément le visage pour découvrir son identité et capter ses émotions. Il découvrit que la fillette ne souffrait pas ; un sourire de complicité se dessina sur son visage et s'accrut jusqu'à se transformer en une grimace de rage impuissante. Le visage se brisa en échos. Et il ne revint plus.

Il se leva du lit, l'épée à la main, et s'assit sur le fauteuil au haut dossier, regardant en direction du tableau. Il arrêta toute pensée.

Des ondes montèrent du sol et emplirent la pièce. Devant ses yeux se forma un tube cylindrique qui commença à tourner sur lui-même. A son extrémité opposée apparut une lumière bleue. Une forme minuscule s'approchait par l'intérieur. La forme s'immobilisa, la lumière s'éteignit et le cylindre disparut. Près de lui, se tenait l'Ancêtre. Il portait un habit sacerdotal. Une émanation de la peau, une secousse émotionnelle des racines. On le reconnaissait à ses mains, à ses veines apparentes, à l'aspect de cette présence. Ce souffle qui l'enveloppait, cette tendresse virile, lui faisaient sentir qu'ils étaient du même sang. Cependant, il découvrit sur le visage des traits qui lui semblaient empruntés, qui lui rappelaient quelqu'un dans un autre pays.

L'Ancêtre scruta longuement son visage. Il ouvrit sa vieille bouche et dit :

— Oui. C'est le chemin humide, celui des larmes, je le reconnais bien.

Il l'interrogea :

— Peut-être peux-tu m'éclairer. Comment se fait-il que je voie un autre en toi ? Pourquoi ai-je coutume de voir en une personne deux et même trois personnes ? Est-ce cela la réincarnation ? J'ai le sentiment que ce que je vis aujourd'hui a déjà eu lieu auparavant, dans un autre paysage et à une autre époque. Les personnages se répètent, en un éternel retour ; l'histoire s'approfondit, augmentant d'intensité.

— Nous parlerons plus tard de ce que tu appelles réincarnation, bien qu'il ne me revienne pas de le faire.

— Je t'expliquerai comment je comprends la réincarnation – continua-t-il –. Lorsque j'avais à peu près quatre ans, j'ai commencé à me sentir moi. Je regardais les autres personnes et je me disais : est-il possible qu'elles aussi se sentent soi, de façon identique ? Au cours des années, j'ai fait le tour de ce sentiment-pensée en le confrontant à l'expérience vécue. Et je me suis dit : si le moi se termine avec la mort, cela ne veut pas dire qu'un jour, une fois, quelqu'un à nouveau ne va pas se sentir moi comme je me sens moi aujourd'hui...

Moi, moi... Tu comprends ? Et ce moi, je le serai moi-même. Car je ne peux comprendre que personne se sente moi de cette même façon, sinon moi-même. Et il t'est sûrement arrivé la même chose à toi et aux autres, je pense. Ce moi, qui sera senti à nouveau par quelqu'un un jour, ce sera moi... C'est pour moi cela, la réincarnation. Je comprends qu'il s'agit d'une pensée-sensation qu'on ne peut transmettre. J'ai essayé plusieurs fois de l'expliquer, mais sans grand succès...

— Pourquoi ce moi ne peut-il pas se terminer pour toujours ? — répliqua l'Ancêtre —. Ne plus jamais se répéter ? Une fois et jamais plus. Et personne ne se sentira plus toi, c'est-à-dire moi. Ce moi est terminé. Ceux qui viennent sont autres, et aussi ceux qui restent. Le fait que je sois ici en train de te parler ne prouve rien. Je devine ta pensée. Ne crois pas que cela prouve la survivance du moi, ni que quelque chose perdure au-delà de la mort. En ce qui concerne la réincarnation, il n'y a rien de plus que ce qui circule dans la rivière du sang. C'est uniquement là qu'il y a survivance, seulement là que le moi revient et se réincarne. Dans la mesure où tu pénètres consciemment dans cette rivière, tu perçois une mélodie inaudible qui circule dans son cours, qui se fait de plus en plus claire au fur et à mesure des générations, en approchant du point culminant. Elle t'élève au-dessus de la vie transitoi-

re et du moi mortel, pour te faire vivre dans un Archétype de famille, qui peut-être se trouve déjà hors du temps et de l'espace, dans les veines des constellations. Il y a, pour ainsi dire, une sorte d'atome-semence à la racine du sang, qui donne des expressions plus claires ou plus floues, en fonction de la force du rejeton et du sens qu'aura donné un prédécesseur à l'accomplissement du destin. Cet argument, cette mélodie qui se répète, qui tourne, qui tend à sa réalisation et que tu exprimeras plus ou moins bien, est ce que l'on a considéré comme la réincarnation. Ainsi, je me réincarne, je survis en toi. Car tous les deux nous avons perçu la mélodie inaudible pour beaucoup de gens... Comme tu pourras le voir, il n'y a pas non plus de réincarnation pour tout le monde.

— Veux-tu me dire que le rêve d'amour éternel est la mélodie que notre famille interprète parce que notre Esprit-Guide nous l'ordonne ainsi ?

— Notre famille, vieille de plusieurs siècles, voyage vers l'Occident Secret. Les nôtres ont reçu leur héritage de cette partie de l'humanité qui n'est pas d'ici. Tu es le dernier à arriver dans cette maison et il est possible que tu sois aussi le rejeton d'une branche qui se dessèche. C'est à la fin d'une lignée que le destin peut mieux s'accomplir. En toi nous sommes là tous de nouveau à aimer, aspirer, souffrir. Toi seul peux ouvrir le tombeau et nous

emmener à la lumière du jour. Mais ne crois pas que tu sois le seul. J'ai aussi aimé ainsi, tout comme mon père et mon grand-père. Le renoncement à l'amour charnel, la recherche de l'amour éternel, mêlé à l'angoisse de la mort, est le thème de cette mélodie obsessionnelle. Il y a dans notre sang tout un chemin d'initiation individuelle qui s'est perdu au cours des siècles. Notre famille a eu pour mission de le retrouver et de l'amener à son accomplissement, avant la fin qui approche et qui réduira en poussière la vieille demeure de tes ancêtres.

*
* *

Son parent s'en alla et disparut. Il ne resta que le tableau sur le mur, qui ne lui ressemblait qu'en partie, car les morts ressemblent peu aux vivants.

L'homme avait faim.

La porte de la pièce s'ouvrit et une ombre entra, sans faire de bruit. C'était un des vieux serviteurs qui apportait un plateau avec de la nourriture.

— Le Maître m'envoie vous servir. Du temps de Monseigneur, on servait plus de sept plats différents. Aujourd'hui tout est différent. Personne ne me paie plus en écus d'or sonnants et trébuchants. Cependant, je reste ici parce que j'ai toujours été ici. Je ne me souviens pas d'avoir été en un autre endroit que celui-ci.

— Ne dis pas cela — lui reprocha l'homme —. Tu sais bien que nous nous sommes rencontrés en d'autres lieux. Je ne veux pas de ta nourriture, ma faim n'est pas physique. Guide-moi comme autrefois, mon fidèle ami, jusqu'à l'endroit où Elle se trouve !

— Viens ! — dit le vieil homme —.

Ils traversèrent les couloirs et arrivèrent à l'un des patios, où l'herbe montait le long des murs et des arcades en bois vermoulu. Un soleil de fin de journée léchait les grilles et s'accrochait au seuil. Rien n'était symétrique.

Le vieillard frappa des mains. Des femmes vêtues de capes noires et de choapinos décolorés sortirent des chambres. Elles se mirent à rire et à battre des mains.

— Le petit garçon est revenu — disaient-elles —. Il vient jouer avec nous, comme avant.

— Ce sont les yewulfes — expliqua le vieil homme —. Tu ne t'en souviens pas ? Je suis aussi un yewulfe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Assistant, assistant dans le jeu. Tu le sais !

Elles criaient et sautaient dans la lumière mourante.

— Allons jouer avec l'enfant à colin-maillard. Couvrons-lui les yeux avec un bandeau.

Elles lui bandèrent les yeux et le firent tourner

sur lui-même. Elles riaient sans pouvoir se contrôler.

Il les supplia de lui enlever le bandeau.

— Non, tu devras nous dire ce que tu cherches...

— Où est-elle, où l'a-t-on cachée ?

Elles lui ôtèrent le bandeau et le firent entrer dans l'une des pièces. Il y avait d'autres femmes près d'un kutralwe, un foyer allumé. Elles avaient le visage couvert de kollons, de masques en bois et tissaient des chañuntukus. L'une d'entre elles expliqua :

— Nous sommes en train de tisser une cape de mariée pour ta fiancée. Tu te marieras dans le napi-tun, en enlevant une fiancée. Nous tissons ton âme. L'âme devra être tissée, c'est un chañuntuku, un choapino. Tu le veux comment ? Choisis les couleurs.

Une autre lui montra de grands ciseaux.

— Avec ces ciseaux, je lui ai coupé le cordon de la vie. C'est moi qui le lui ai coupé.

Et elle rit derrière son masque.

Il eut un doute. Il lui arracha son masque. Apparut alors le visage de la fillette qui tombait dans l'abîme, riant et faisant des grimaces. Il disparut dans une explosion et fit place à un trou noir, un corps sans visage.

*

* *

Son parent revint.

— Tu as eu tort d'aller voir la maison sans mon autorisation — lui reprocha-t-il —. C'est moi qui dois t'accompagner. Ne sais-tu pas ce qu'est la maison, la maison de tes ancêtres ? Désires-tu que je te l'explique ? C'est ton corps. Maintenant tu es ici, dans la chambre.

Son parent lui mit son doigt noueux dans le ventre.

— Avant de monter à la tour, tu dois descendre dans les souterrains. En réalité, il n'y a ni haut ni bas, tu peux sortir par les deux extrémités. Mais d'abord, nous devons rendre visite au Grand Ancêtre et obtenir sa bénédiction.

— Soyons clairs — dit-il —, rien ne m'intéresse en dehors d'Elle. Je te supplie de me donner une lueur d'espérance ! Comment puis-je la rencontrer à nouveau ? J'ai perdu son fantôme...

— C'est la seconde mort. *Interum mori*. Elle meurt pour la seconde fois, son corps éthérique commence à se désintégrer. Si tu la voyais maintenant, tu ne la reconnaîtrais sûrement pas. Elle portera un masque pendant longtemps, pour ne pas t'effrayer.

« Comme dans le Livre des Morts Tibétain » pensa l'homme. « On avance de décomposition en décomposition. »

— Ne te limite pas à des livres ! Je les ai écrits

moi aussi. Là, sur la table, j'en ai laissé un. Il a pour titre « Le Droit Naturel ».

L'Ancêtre prit le livre et l'ouvrit avec nonchalance. Il commença à lire :

— « Le véritable amour ne survit pas à sa réalisation. C'est un accord secret, une union des cœurs sur le plan spirituel. La véritable union n'est possible qu'en rêve »... Mon livre s'appelle « Le Droit Naturel ». Je vais te lire un peu de cette science infuse : « L'amour n'a rien à voir avec la sexualité, il est antérieur à elle. Il existait avant la bipolarisation des espèces. Il existe des organismes primaires, hermaphrodites, qui se reproduisent par parthénogenèse et qui cherchent l'autre, hermaphrodite lui aussi, pour pouvoir s'aimer, parodiant la différenciation, la bipolarisation. C'est le désir d'aimer qui provoque la division de l'hermaphrodite, la différenciation des sexes. L'amour crée le sexe et non l'inverse. L'hermaphrodite se divise pour chercher de par le monde la nouvelle union, pour pouvoir revenir et se transformer en androgyne, ce qui est autre chose que l'hermaphrodite de l'aurore ». L'androgyne n'est pas non plus la même chose que l'ange, fils. Il est plus et moins que lui. Lorsque tu t'uniras à nouveau à ta bien-aimée, lorsque tu l'épouseras, tu le sauras mieux... Oui, les livres ne nous servent à rien !

Il passa aux dernières pages mais il ne les lut pas.

Il laissa le livre ouvert sur la table et s'en alla.

Avec beaucoup de difficulté, comme s'il sortait de son corps, l'homme se leva de la chaise et s'approcha de la table. Il alluma la chandelle. Sur les pages ouvertes, on lisait un titre écrit en calligraphie archaïque :

« Soutras. Aphorismes. »

« Oh ! Déesse, tu es le véritable moi-même. Aucune différence entre toi et moi. »

« Le vent qui souffle du jardin où réside ma bien-aimée m'apporte l'essence d'elle-même. »

« Considère notre âme comme un château de diamant ou de cristal très clair, où il y a de nombreuses pièces, de nombreuses demeures, certaines en haut, d'autres en bas, d'autres sur les côtés ; et au centre et milieu de toutes se trouve la principale qui est l'endroit où se passent les choses très secrètes entre le bien-aimé et l'âme... »

« Ce château, cet arbre de vie, est planté dans les eaux vives de la vie... »

« Donc, nous devons voir comment nous pourrions y entrer... On dirait que je dis une absurdité, car si le château est l'âme, il est clair qu'il n'y a pas de raison d'y entrer, puisqu'on est soi-même le château ; de même dire à quelqu'un d'entrer dans une pièce alors qu'il s'y trouve déjà serait une ineptie... Vous devez

comprendre que cela change beaucoup d'une situation à une autre, que beaucoup d'âmes se tiennent autour du château, que c'est là où se trouvent ceux qui le gardent, qu'y entrer ne les tente pas, qu'ils ne savent pas non plus ce qu'il y a dans ce lieu si précieux, ni qui se trouve à l'intérieur, ni même en quelle pièce... »

*« Et si par hasard tu ne savais pas
où me trouver
ne cherche pas ici et là
sinon, quand tu voudras me trouver,
tu devras me chercher en toi.
Car tu es mon refuge.
tu es ma maison et ma demeure... »*

*Je me suis offerte et donnée totalement
et parvins à tel échange
que l'Aimé est mon être
et moi, l'être de mon Aimé. »*

«... ils sont comme des présages et des messagers de la nuit future de l'esprit, même s'ils ne sont pas durables, comme la nuit qui nous attend... Mais c'est le doute qui dit « nuit obscure » quand il s'agit de l'âme... »

« Cette nuit sombre de feu amoureux, tout comme elle purifie dans l'obscurité, c'est aussi dans l'obscurité qu'elle enflamme l'âme... »

*Arrête-toi, bise défunte
Je vous en conjure
Ne touchez pas le mur
Pour que l'épouse dorme plus tranquille-
ment... »*

Il y avait d'autres titres, suivis de sous-titres :

« Dans le Royaume Ulérieur des Choses. »

La Mort.

*« Le guerrier doit donner à la mort le visage
de la bien-aimée. Ainsi on obtient la féminisation
ardente de la mort. »*

Le Baiser.

*« Le baiser fut un nouveau don fait aux
hommes, établi pour remplacer l'incision et le mélan-
ge des sangs. Car dans le baiser les souffles se mêlent.
Mais de la même façon que le Dieu Quetzalcoatl
échoua lorsqu'il tenta de remplacer les sacrifices san-
glants des Aztèques par des offrandes de fleurs, on n'a
pas obtenu avec le baiser ce que l'on cherchait. On l'a
transformé en effleurement sensuel. Le baiser doit être
le premier pas, la première marche, sur le chemin du
retour vers le foyer perdu, vers la Cité de la vie éter-
nelle... »*

Le Regard.

« L'extase exprime l'union de la virilité et de la féminité en l'homme. La joie de l'extase est transmise au cœur par le regard... »

Il tourna plusieurs pages et trouva ce qui suit :

« Le Vin de la Famille. »

« Dans le Cinquième Livre de Weindenfeld que nous sommes les seuls à connaître, on explique la fabrication de l'Esprit du Vin Secret. Elle n'a été décrite nulle part ailleurs. C'est le spiritus mercurii universalis : la menstruation du raisin, l'eau dissolvante, l'eau brûlante. Notre famille pense que l'or potable, la pierre, le filium aureo ne pourront être créés si on n'obtient pas auparavant l'Esprit du Vin Secret. En voici la recette : on prend un peu de vin blanc et un peu de vin rouge, on les mélange dans des proportions identiques, on les fait chauffer au bain-marie à température égale. En d'autres temps le bain-marie fut aussi appelé Maya. C'est aussi le mois de Mai, la fête de Mai ou Mayas... On laisse bouillir le vin jusqu'à ce qu'une fine couche d'huile apparaisse au fond ; c'est la putréfaction, la menstruation végétale. Il faut attendre qu'elle monte à la surface. Et pendant tout ce temps, on prie. Ensuite, on ouvre le couvercle du vase hermétique et on aspire. S'il exhale un parfum léger, bien que pénétrant, c'est que l'Esprit du Vin est

apparu. Il faut le boire rapidement, avant qu'il ne se contracte. On referme le vas hermeticum et on continue la cuisson jusqu'à ce que l'huile durcisse et se transforme en métal, en semence d'or, en or potable. C'est la Quintessence. Cette Matière Première ne se trouve dans aucun des trois règnes naturels et devra être inventée. Il est tout à fait possible qu'elle soit apportée de là-haut par un oiseau blanc. C'est le travail de cuisson qui l'oblige à descendre du ciel. Pour la fabrication de la Pierre, il existe deux chemins. Par l'un d'entre eux, on arrive plus rapidement, car on ne passe pas par la distillation de l'Esprit du Vin Secret ; c'est pourquoi il a été appelé Chemin Sec. Mais aussi parce tu n'as pas besoin de l'aide de la femme près de toi, dans ton Laboratoire. Nous ne pourrions pas affirmer que leurs résultats sont identiques, mais notre famille a choisi le chemin qui passe par le Vin et qui a été appelé Chemin Humide parce qu'on ne peut le parcourir sans la compagnie de la Femme qui verse et fait verser des larmes. En réalité, c'est elle qui le fabrique. Cependant, pour la construction de la Pierre, de l'Or, du Fils, tu devras être seul à nouveau, terriblement seul, plus seul que jamais, plus encore que celui qui aura choisi le Chemin Sec, car tu seras resté seul... Le Chemin du Vin est le plus difficile, le plus long et plein de dangers. C'est pourquoi, nous pensons que c'est le plus noble et le plus complet. C'est pour cela que notre famille l'a choisi. Nous ne sommes

pas autorisés à révéler le nom du premier d'entre nous qui l'a suivi, mais il est de tradition dans notre famille de boire la première coupe en son honneur... »

Suivaient plusieurs lignes illisibles ainsi que d'autres qui avaient été tachées avec de l'encre. Il ne put les déchiffrer. Il tourna l'avant-dernière page et lut :

« Je te dis que mon cœur semble avoir été ouvert par une dague et que tu y es entré. Puis il s'est fermé dans ma poitrine. Ainsi, tu n'auras pas d'autre compagnon jusqu'au jour de la Résurrection et du Jugement Dernier, partageant ma vie et ma mort. Car, lorsque je mourrai, tu habiteras au fond de mon coeur, dans les ténébreuses profondeurs de la tombe... »

*

* *

Son ancêtre apparut à nouveau. Il portait un candélabre dans la main gauche et avait revêtu les ornements de sa haute fonction.

— Accompagne-moi — lui ordonna-t-il —, je dois te montrer nos vignes et nos caves où depuis trois cents ans nous fabriquons le Vin. Le métier traditionnel de la famille a toujours été celui-ci.

Ils traversèrent la maison vide et sortirent dans

les champs où les ouvriers récoltaient les grappes de raisin et les foulaient de leurs pieds nus en dansant et en entonnant des chansons sur un rythme croissant. Le moût coulait par terre, comme une rivière rapide. Sous les tentes, les membres de la famille s'étaient réunis pour assister à la fête des vendanges. Jeunes et vieux, dans un grand silence et une grande concentration. A l'arrivée de l'Ancêtre, ils se levèrent et s'inclinèrent. Il s'approcha pour les saluer un par un. Ils le regardaient étonnés, sans le reconnaître.

— Ne t'inquiète pas — lui dit son parent —, ils ne savent pas tous de quoi il s'agit. Allons à présent dans les caves.

Ils se retrouvèrent à nouveau seuls. L'Ancêtre lui montra les tonneaux qui portaient des noms gravés. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, les dimensions des tonneaux diminuaient.

— Ce vin est pour la famille. Nous gardons ici l'Esprit du Vin Secret. Grâce au Livre de Famille que j'ai laissé dans ta chambre, tu auras pu apprendre que nous sommes les seuls à savoir le fabriquer car le Cinquième livre écrit par Weindenfeld est arrivé entre nos mains. Personne à part nous ne sait qu'il a écrit ce Cinquième Livre tellement promis et espéré... Ce tonneau, qui n'a pas encore de nom, t'a été réservé. Je le graverai moi-même lorsque je saurai vraiment comment tu t'appelles.

Les caves se trouvaient à l'entrée des souterrains.

Le parent changea de vêtement et prit une épée.

— Prends aussi la tienne car tu vas en avoir besoin - expliqua-t-il.

Le sol était inégal. Une odeur de rance et d'humidité l'envahissait totalement. De temps à autre, la faible lumière des chandelles laissait voir les maillons rouillés de chaînes brisées.

— Nous allons rendre visite au Grand Ancêtre.

Ils cheminèrent longtemps dans l'obscurité.

— Comment parviens-tu à t'orienter ici ?
— demanda-t-il —.

— Je ne m'oriente pas, je me désoriente... Je ne sais plus où nous sommes. Je n'ai pas non plus parcouru ces souterrains entièrement. Mais quelqu'un l'a-t-il fait dans ce monde ?

On entendit un gémissement, puis comme un rugissement.

Il eut une sensation de froid dans le dos. Son parent le calma en le prenant par le bras :

— J'ai aussi ressenti la même chose la première fois que j'ai atteint cet endroit si sombre. Empoigne ton épée fermement. Nous sommes arrivés.

Il éclaira la base du mur avec le candélabre. Au pied d'une colonne, apparut la silhouette d'un être difforme, attaché par des chaînes. Son visage portait les marques de toutes les humiliations, de toutes les souffrances, de tous les crimes. Sur ce

visage resplendissait aussi la sainteté de la créature. Dans ses traits se mêlaient les espèces de la Terre, l'animal avec le poisson, le végétal avec la pierre.

— C'est le Grand Ancêtre. Demande-lui sa bénédiction, son pardon. Humilie-toi devant lui, baise ses plaies.

— Ça jamais ! — répondit-il —. Ce que je vais faire c'est le libérer. Je suis venu pour cela.

Et d'un coup sec de son épée, il coupa les chaînes du Grand Ancêtre, du Roi des Esclaves de l'Atlantide.

*

* *

Le grand Ancêtre entra dans la pièce. Il portait encore les marques des chaînes et des supplices infamants ; il sentait les profondeurs.

— Je viens te remercier. Ma gratitude s'exprimera de la même façon : en coupant tes chaînes, en te libérant des amarres qui te lient au rêve. J'apporte l'Arbre Généalogique de la famille. L'un des tes bis-aïeux s'appelait Dimanche, l'autre Samedi. Toi, tu t'appelles Vendredi car c'est le jour de ton étoile. Au bout de l'arbre, une nouvelle branche est en train de pousser ; elle sera la dernière car elle est stérile. Je dois te dire qu'un orgueil sans limites habite cette famille, un orgueil qui cherche refuge dans l'irréel.

Ce parent qui est représenté sur ce tableau, tes autres ancêtres, tous, furent incapables d'aimer leurs semblables faits de chair et d'os. En s'inclinant devant ce qui n'existe pas, ils croyaient mettre à l'abri leur orgueil démesuré. Il en est de même pour toi, tu es incapable d'aimer une femme réelle, tu aimes une morte ; tu te donnes à une morte parce que tu sais qu'elle n'existe pas, parce que tu sais que c'est fini à jamais. Tout comme tes ancêtres, tu n'aimes personne, tu t'aimes seulement toi-même...

Il sentit une lance lui traverser la poitrine. Incapable de bouger ni de répliquer, il ferma les yeux. Avec beaucoup de difficulté, il bougea ses lèvres de pierre :

— Pourquoi m'as-tu abandonné ?

*

* *

« Je l'ai aimée de tout mon être. Je l'ai aimée d'un amour qui est plus que de l'amour. Je l'ai emmenée à travers le monde, lui prêtant mes yeux pour qu'elle voie, mes sens pour qu'elle sente. Si je ne peux aimer quelqu'un d'autre c'est parce que je suis devenu froid. Parce que je suis Elle. »

Il allait dire la prière à l'Etoile du Matin lorsqu'il entendit une voix :

« Pas encore. Je suis dans la tombe. »

Le parent ajouta ensuite :

« C'est la nuit obscure. La corruption de l'un est la purification de l'autre. *Corruptio unius generatio est alterius...* »

Il vaut mieux vivre en silence la suite de cette histoire. Après l'œuvre au noir vient l'œuvre au blanc. Albanie, la Terre Blanche, l'ascension vers les divins sommets, la rencontre de l'Oasis qui se trouve au milieu des glaces. Il est possible qu'Elle aussi revienne et le guide à travers les couloirs dans la pénombre, tout comme elle le fit jadis, avant de le laisser près des murs de la Cité dans laquelle Elle n'entre pas.

L'homme se contempla dans un miroir. Et dans le reflet du vieux miroir, il découvrit que son regard était le sien à Elle, car à présent il se regardait à partir d'elle.

« Tu es moi ! », s'exclama-t-il.

Et son cri de victoire provoqua le tremblement de terre. Et, alors que la montagne s'effondrait près des côtes du sud du monde, sortant de l'Océan, émergea l'antique terre de l'Androgyne, Elella.

Ce livre décrit la quête initiatique que mènent un homme et une femme dans l'Himalaya puis dans les Pyrénées et enfin dans les Andes. La section indienne porte essentiellement sur les rites de l'amour tantrique tels qu'ils étaient pratiqués à Khajuraho aux X^{me} et XI^{me} siècles. L'épisode suivant met en jeu les Cathares de Montségur. La troisième partie du livre se passe à une époque indéterminée, dans les Andes, au sein d'un Ordre secret auquel appartiennent les personnages centraux. La femme meurt avant que leur amour ne soit consommé.

Mais cet amour lui survivra car elle prolonge magiquement son existence en s'incorporant à l'homme qu'elle aime, réalisant ainsi le vieux rêve de l'Androgynat.

Elle est, à maints égards, l'œuvre majeure de Miguel Serrano.



Miguel Serrano, écrivain chilien né en 1917 à Santiago du Chili, ancien ambassadeur du Chili en Inde, en Yougoslavie et en Autriche. Il fit partie du Cercle Hermétique formé par C.G. Jung et Hermann Hesse. Ami personnel de René Nelli, d'Ezra Pound, de Nehru et du Dalaï-Lama, Miguel Serrano est l'auteur d'une œuvre considérable très peu connue en France.



9 782904 348914

99 F